

JANVIER 1998

LE COURRIER DE L'UNESCO



La frugalité un mode de vie?

BELGIQUE: 160 FR. CANADA: 5,75 \$. CÔTE D'IVOIRE: 1340 CFA. CAMEROUN: 1780 CFA. GABON: 2000 CFA. MAROC: 35 DRH. LUXEMBOURG: 158 F.LUX. SUISSE: 6,90 FS. PORTUGAL (CONT.): 700

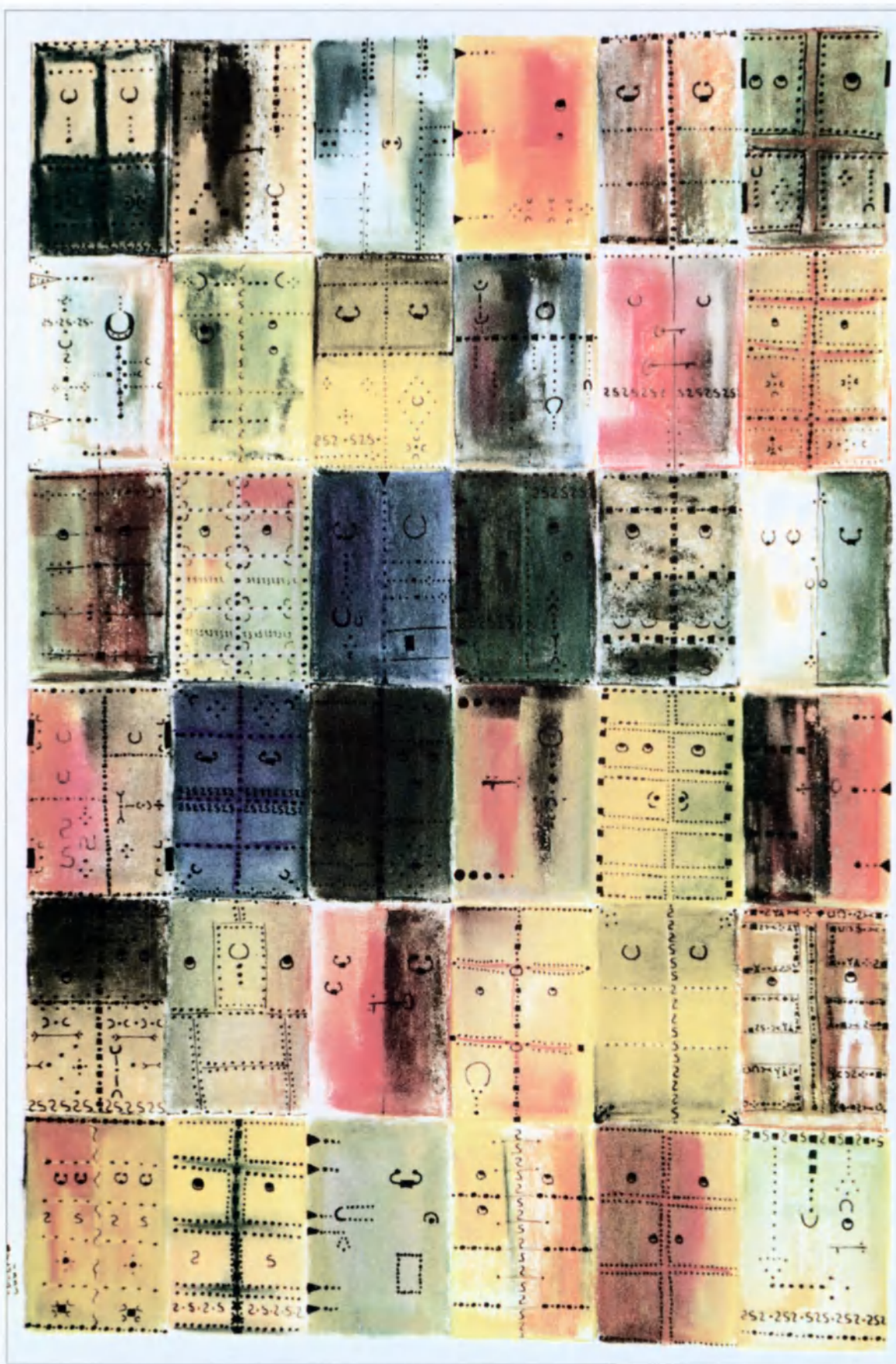
M 1205 - 9801 - 22,00 F



ENTRETIEN AVEC LUIS SEPÚLVEDA
ENVIRONNEMENT: LES CITADINS AU SECOURS DES VILLES
PATRIMOINE: LE MONT ATHOS (GRÈCE)



Pour cette rubrique **CONFLUENCES**, envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



ET LE VENT DE SFAX

1997, pastel sec et encre
(hauteur: 81 cm, largeur: 65 cm)
de Jean- Baptiste Belvisi

Ce peintre, qui vit en France, représente dans ses tableaux des portes de la Médina de Tunis. Il y recrée toute l'ambiance de son enfance tunisienne, mettant en scène des personnages familiaux ou de la mythologie arabe. Leurs couleurs sont celles qui se reflètent sur les portes de la vieille ville le matin et le soir. Leur matériau principal est le pastel sec écrasé (craie). «C'est ma craie tendue entre l'Orient et l'Occident», précise-t-il, sensible à la fragilité entre les deux mondes. Soucieux de contribuer à leur dialogue, il a baptisé *Trait d'union* l'exposition récente qu'il a faite en Tunisie sur le thème des portes.

© Jean Baptiste Belvisi, Nantes

la frugalité, un mode de vie?



© Sophie Bassois/Sigma, Paris

L'INVITÉ DU MOIS

47

Luis Sepúlveda

Exil et roman d'aventures: l'écrivain-voyageur chilien raconte son itinéraire.



© Yves Gellie/jcône/Hoa Qui, Paris

PATRIMOINE

38

Le Mont Athos (Grèce)

La «montagne sainte» orthodoxe, au patrimoine exceptionnel, dévoile pour la première fois au public mondial une partie de ses trésors.

Notre couverture:

La Fietsfeest («Fête du vélo») qui a eu lieu à Amsterdam (Pays-Bas) en juillet 1996 a attiré plus de 15 000 cyclistes.

© Roland Nootboom, Amsterdam

<i>Au fil des mois</i> par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat	5
Une notion subversive <i>par Paul Ekins</i>	6
Une vertu? <i>par James Griffin</i>	10
L'épicurisme: une école de frugalité <i>un entretien imaginaire avec le philosophe grec Epicure</i>	14
Trois personnalités d'exception <i>par Adam Roberts</i>	15
De zéro à un <i>entretien avec Shioun Michiko Nakasato</i>	17
Un art de vivre à réinventer <i>par Hisanori Isomura</i>	20
Chasseurs-cueilleurs: une économie du partage <i>par Marie Roué</i>	23
Afrique: le précaire et le convivial <i>par Babacar Sall</i>	26
Le retour de la bicyclette <i>par Benoît Lambert</i>	30
Dossier	33

Consultants: Arthur Gillette, Adam Roberts, Miki Nozawa

La chronique de Federico Mayor **36**

ESPACE VERT Les citadins au secours des villes *par France Bequette* **42**

NOTES DE MUSIQUE Toto la Momposina *par Isabelle Leymarie* **46**

LE COURRIER DES LECTEURS **50**

NOS AUTEURS **50**

LE COURRIER DE L'UNESCO

51^e année

Mensuel publié en 27 langues et en braille
par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation,
la science et la culture.
31, rue François Bonvin, 75732 Paris CEDEX 15, France.
Télécopie : 01 45 68 57.45
Courrier électronique courrier.unesco@unesco.org
Internet <http://www.unesco.org>

Directeur: Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb
Français: Alain Lévêque
Anglais: Roy Malkin
Espagnol: Araceli Ortiz de Urbina
Rubriques: Jasmina Šopova
Unité artistique, fabrication: Georges Servat
Illustration: Ariane Bailey (01 45 68 46 90)
Documentation: José Banaag (01 45 68 46.85)
Relations éditions hors Siège et presse:
Solange Belin (01 45 68 46 87)
Duplication films: Daniel Meister
Secrétariat de direction: Annie Brachet (01 45 68 47.15)
Assistante administrative: Theresa Pinck
Éditions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen): (01.45.68.45.69)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Irina Outkina (Moscou)
Allemand: Dominique Anderes (Berne)
Arabe: Fawzi Abdel Zaher (Le Caire)
Italien: Gianluca Formichi (Florence)
Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)
Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)
Persan: Akbar Zargar (Téhéran)
Portugais: Alzira Alves de Abreu (Rio de Janeiro)
Ourdou: Mirza Muhammad Mushir (Islamabad)
Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais: Sidin Ahmad Ishak (Kuala Lumpur)
Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar es-Salaam)
Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)
Chinois: Feng Mingxia (Beijing)
Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)
Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)
Cinghalais: Neville Piyadigama (Colombo)
Finnois: Riitta Saarinen (Helsinki)
Basque: Juxto Egaña (Donostia)
Thaï: Duangtip Surintatip (Bangkok)
Vietnamien: Ho Tien Nghi (Hanoi)
Pachto: Nazer Mohammad Angar (Kaboul)
Ukrainien: Volodymyr Vasiluk (Kiev)
Galicien: Xavier Senín Fernández (Saint-Jacques-de-
Compostelle)

VENTES ET PROMOTION

Télécopie : 01 45 68 57.45
Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (01 45 68 45 65),
Jacqueline Louise-Julie, Manichan Ngonekeo, Mohamed
Salah El Din (01.45.68.49.19)
Liaison agents et abonnés:
Michel Ravassard (01 45 68 45.91)
Comptabilité : (01 45 68 45 65).
Stock: Daniel Meister (01 45 68 47 50)

ABONNEMENTS

Tél 01 45 68 45 65
1 an 211 francs français 2 ans 396 francs.
Pour les étudiants: 1 an: 132 francs français
Pour les pays en développement:
1 an: 132 francs français 2 ans: 211 francs.
Reproduction sous forme de microfiches (1 an):
113 francs.
Reliure pour une année : 72 francs
 Paiement par chèque bancaire (sauf Eurochèque), CCP
ou mandat à l'ordre de l'Unesco, ou par carte CB, Visa,
Eurocard ou Mastercard.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condi-
tion d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention «Repro-
duits du Courrier de l'Unesco», en précisant la date du numéro. Trois
justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos
non copyright seront fournies aux publications qui en feront la
demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront ren-
voyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon réponse international.
Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion
de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la
Rédaction. Les titres des articles et légendes des photos sont de la
Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous
publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les
Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)
DÉPÔT LÉGAL . C1 - JANVIER 1998
COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N M P P
Photocomposition et photogravure
Le Courrier de l'Unesco.
Impression : Maury-Imprimeur S.A., route d'Etampes,
45330 Malesherbes
ISSN 0304-3118 N°1-1998-OPI 97-567 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart de
4 pages situé entre les pages 2-3 et 50-51.



au fil des mois

par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat



© Roland Nootboom, Amsterdam



■ Nous avons voulu explorer la notion de frugalité dans son sens le plus positif. Il ne s'agit pas de privations du fait d'un manque de moyens, ou d'abstinence par effort de volonté. Il s'agit d'une sobriété générale dans le comportement — dont le régime alimentaire n'est que l'une des composantes — et qui répond à une exigence d'équilibre, de juste ligne de partage entre le nécessaire et le superflu.

Mais cette ligne, qui va la tracer? Et selon quels critères? La part subjective d'appréciation est évidemment grande — même si l'on peut considérer qu'il existe, partout, un minimum de besoins quantitatifs, objectifs, à satisfaire en matière d'alimentation, de vêtement ou de logement. Mais l'histoire et la culture, les traditions, les hiérarchies de valeurs, jouent un rôle essentiel dans une telle appréciation. Elles définissent sa dimension qualitative. Pour ne prendre qu'un exemple parmi tant d'autres, la notion de bien-être n'est pas partout la même, selon qu'on s'est habitué, ou non, aux normes de confort de la société de consommation.

C'est d'ailleurs bien cette dernière qui est ici mise en question. A deux niveaux: d'abord, philosophiquement, en ce qu'elle induit des besoins dont certains, au moins, sont artificiellement maintenus ou renouvelés; ensuite, économiquement, en ce que ces besoins, propagés désormais dans le monde entier, ne sont à la portée que d'une minorité et suscitent dès lors des frustrations croissantes.

A aucun moment la frugalité n'apparaît, dans ces pages, comme un pis-aller, comme un appel à se serrer la ceinture adressé aux laissés-pour-compte de la société de consommation. Elle se présente au contraire comme une philosophie alternative, comme une vision de la vie qui instaure, à la place des dissymétries et dysfonctionnements actuels, une exigence d'équilibre, non seulement à l'échelle sociale entre les différentes classes, mais aussi, à l'échelle humaine, entre besoins et moyens, et surtout entre besoins matériels et aspirations éthiques, esthétiques, ludiques.

Cette voie qui se cherche entre les nécessités matérielles et les dimensions spirituelles de la vie de chacun a-t-elle encore des chances d'aboutir? ■



Une notion subversive

PAR PAUL EKINS

Face aux impasses de la société de consommation, la frugalité apparaît comme une issue possible. Mais les valeurs qu'elle implique vont à contre-courant de l'ordre économique actuel.

Je doute que pour beaucoup de gens la consommation de biens et de services soit la principale source de bonheur, ou que la seule façon d'être heureux soit de consommer toujours davantage. On s'étonne que cette idée ait fini par exercer sur les politiques publiques un pouvoir si dictatorial qu'elle régit la démarche et l'évolution même des sociétés. Comment en est-on arrivé là? Quelles en sont les conséquences? Sur quelles prémisses pourrait-on asseoir une autre conception du bonheur terrestre, dans laquelle la frugalité jouerait un rôle majeur?

Consommer est le propre de tous les êtres vivants. L'être humain n'est pas une exception à cette règle. Nous avons besoin de consommer de la matière et de l'énergie pour entretenir nos fonctions vitales et nous protéger contre un environnement hostile. Certaines sociétés ont cherché à dépasser cet état de fait en produisant au-delà de leurs propres besoins (souvent par l'esclavage ou le travail forcé) afin de bâtir des civilisations. Jusqu'à une époque encore assez récente, bien qu'elles n'eussent pas moins que les sociétés modernes le goût des richesses et du pouvoir, ces civilisations étaient

Eoliennes à turbines dans le Gujerat, Etat du nord-ouest de l'Inde.



traversées par des systèmes complexes de croyances qui donnaient des raisons d'être et fixaient à la vie des fins dépassant de très loin la seule accumulation et consommation de biens.

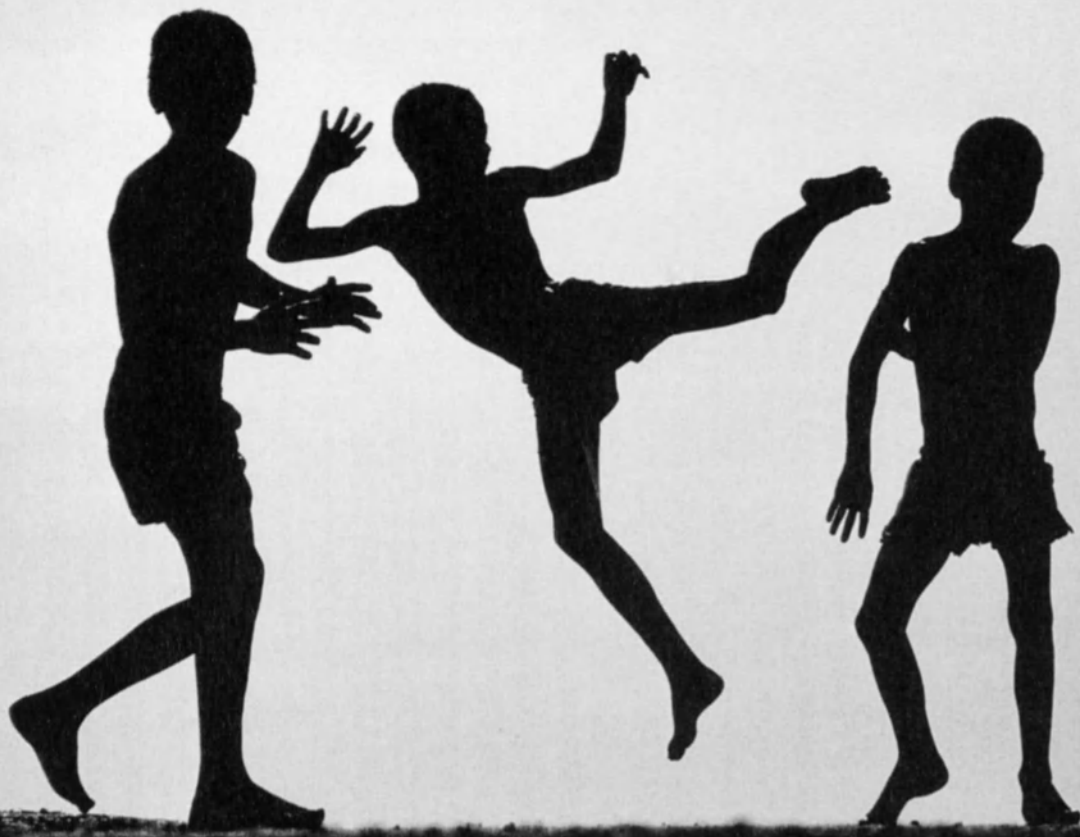
C'est en étendant la notion d'«économie», qui désigne à l'origine l'administration de la maison, à l'échelle macrosociale et en développant une science macroéconomique que l'on a commencé de voir dans la consommation une fin en soi. Adam Smith, souvent présenté comme le père de l'économie, écrivait: «La production n'a d'autre fin que la consommation.» L'économie ayant envahi le domaine public et la science économique s'assignant pour objectif exclusif d'augmenter la consommation — comme synonyme de bien-être —, celle-ci est devenue le moteur des sociétés modernes. Quel que soit le problème rencontré, la solution se trouvera dans la croissance économique. Cette primauté du tout-économique est d'ailleurs implicitement reconnue dans le nom que se donnent les sociétés industrielles occidentales: sociétés de consommation.

La croissance, un cercle vicieux

La course à la consommation aura été, au moins pour celles qui s'y sont lancées les premières, une extraordinaire réussite en soi. La production économique des premiers pays industrialisés a augmenté de manière exponentielle au cours des deux siècles écoulés. Les habitants de ces pays ont tiré de cette croissance des avantages que l'on ne peut nier ni minimiser. Ils sont si patents aux yeux de ceux qui n'en bénéficient pas encore que les atteindre a pris le pas, dans presque tous les pays du monde, sur tous les autres objectifs sociaux.

Mais cette médaille a son revers. La hausse considérable de la consommation, ajoutée à la croissance démographique, et la consommation toujours plus massive de matières premières et d'énergie dont elles se sont accompagnées, font que s'exerce actuellement sur l'environnement une pression plus forte que jamais.

D'autres inconvénients, plus difficilement quantifiables, se font aussi cruellement sentir. Les phénomènes d'accumulation capitaliste engendrés par le principe de concurrence, auquel on a donné la priorité absolue sur tout autre objectif social, ont créé un profond malaise dans la société. Les institutions telles que la famille et la communauté dégénèrent ou éclatent; les comportements antisociaux (crimes et délits, vandalisme, toxicomanie) se multiplient;



© José Azeite/Aurora/Cosmos, Paris

Jeux d'enfants dans la ville brésilienne de Bahia.

le chômage tend à perdre son caractère cyclique pour devenir structurel, menaçant par là des catégories jusqu'alors épargnées (employés du tertiaire); les pays qui s'efforcent de maintenir en place des systèmes publics de sécurité sociale découvrent qu'ils ne sont pas économiquement viables, tandis que ceux qui y renoncent voient les inégalités sociales se creuser; enfin, l'assimilation de plus en plus fréquente entre réussite personnelle et fortune privée entraîne l'érosion de valeurs sociales telles que la confiance, l'intégrité et l'intérêt public.

Bien entendu, ces phénomènes ne se retrouvent pas avec la même ampleur dans tous les pays, même s'ils y sont partout en augmentation constante. Outre qu'ils sont négatifs en eux-mêmes, ils menacent également la viabilité de tout le processus de croissance économique. Dans les pays industrialisés de longue date, le ralentissement de la croissance noté depuis quelques décennies s'est accru dans les années 1990. On est en droit de penser que ces économies touchent aux limites sociales et environnementales de la croissance. Idée potentiellement traumatisante pour une société qui n'existe que par et pour le progrès économique. Le moment est peut-être venu de se demander s'il n'existe pas d'autres sources de bonheur, auxquelles on conférerait un plus grand prestige social et qui bénéficieraient du soutien des politiques publiques.

Une fois identifiées, ces autres sources de bonheur — une famille soudée, un cadre communautaire sécurisant et convivial, un travail

épanouissant, une bonne santé, le sentiment d'être quelqu'un et d'être utile à la société, un environnement varié, beau et sain, une société ouverte et démocratique — vont tellement de soi que l'on imagine mal comment on a pu les écarter, et même les compromettre au nom de la croissance économique. Elles fonctionnent, de plus, ensemble, et la poursuite effrénée du profit au mépris des valeurs qu'elles représentent peut leur être particulièrement dommageable — et l'a d'ailleurs été. Quelle notion, se demandera-t-on alors, pourrait venir tempérer l'obsession de la société moderne pour la croissance et donner simultanément du poids à ces autres sources de bonheur — sinon celle de frugalité?

Une quête de bonheur et de liberté

Dans une société vouée à la consommation, frugalité rime habituellement avec sacrifice, privation, renoncement. Mais ce rapprochement n'est pas fondé. La frugalité demande, certes, que l'on reste modéré dans sa consommation et simple dans son mode de vie, non pas pour d'abstraites raisons d'ascétisme ou d'abnégation, mais parce qu'une telle attitude permet de privilégier d'autres dimensions de la vie humaine qui sont plus satisfaisantes et enrichissantes pour l'individu. Entendue en ce sens, la frugalité devient synonyme de libération: elle permet de substituer à la manie de la consommation la quête de valeurs autres, génératrices d'une plus grande plénitude. ▶

► L'idée que la frugalité puisse être une notion subversive peut paraître fantaisiste. Or c'est exactement le raisonnement que tiennent depuis quelques années les tenants du «désengagement» aux États-Unis. Ces gens ont fait un choix: celui de moins s'investir dans leur vie professionnelle, quitte à voir leurs revenus baisser, afin de passer plus de temps avec leur famille, de servir leur communauté, de travailler à un projet personnel, de se détendre, de modifier positivement leur rapport à la nature. En 1995, ce mouvement avait pris une telle ampleur que le *Wall Street Journal* posait ouvertement la question de savoir si tous ces gens réduisant volontairement leur consommation courante pouvaient faire chuter les cours de la bourse. Cette inquiétude montre bien la dimension subversive que revêt la notion de frugalité pour l'ordre économique actuel.

Une telle attitude rejoint les conclusions de quelques théories récentes sur le comportement humain et ses fondements. L'être humain, selon le psychologue et philosophe américain Abraham Maslow, hiérarchise ses besoins. Il recherche son confort et sa sécurité matériels avant de se soucier de besoins plus propres à la vie collective, notamment l'intégration et la reconnaissance sociale. L'épanouissement personnel en fonction de certains idéaux d'amour, de vérité, de justice et même d'ordre esthétique pour atteindre à un degré supérieur d'humanité ne vient qu'en troisième position. Dans une telle perspective, consommer toujours plus perd toute signification une fois que l'on a atteint un niveau de vie acceptable et révèle une sorte de fixation, d'immaturité au sens psychologique du terme, une incapacité à réaliser les plus hautes virtualités de l'humain.

Manfred Max-Neef, économiste chilien, opère la même classification des besoins que Maslow, mais pense, quant à lui, que l'homme cherche à les satisfaire tous simultanément. Il en dénombre neuf: subsistance, affection, pro-



© Jean-Loup Charmet, Paris

«Certains sociétés avaient des systèmes de croyances qui fixaient à la vie des fins dépassant la seule accumulation et consommation de biens.»
Ci-dessus, le Forum romain, centre religieux, politique et commercial. Aquarelle de Theodor Hoffbauer (1914).

tection, sympathie, participation, distraction, création, identité, liberté, que l'homme décline sur quatre modes: être, avoir, agir, interagir. Max-Neef appelle les moyens de satisfaire ces besoins des «satisfacteurs». Certains répondent exclusivement aux besoins visés, d'autres répondent à plusieurs besoins à la fois par un effet de synergie. Inversement, il existe des «pseudo-satisfacteurs», qui trompent tel besoin précis, ainsi que des «inhibiteurs» qui, en satisfaisant un besoin spécifique, empêchent la satisfaction des autres. Enfin, les «violenteurs» vont jusqu'à bloquer la satisfaction des besoins qu'ils sont censés assouvir. Les signes extérieurs de statut social (qui ne résolvent nullement la quête identitaire), la télévision à haute dose (activité de détente qui bloque toute forme de créativité) et la course aux armements (dont le but avoué était la sécurité pour chacun et dont le résultat a été le danger pour tous) sont des exemples de ces divers «frustrateurs». De ce point de vue, la surconsommation semble souvent le symp-



© Sean Sprague (1997)/CNIC, Paris

Famille de l'île de Mindanao (Philippines).

tôme d'une fixation contre-productive sur toutes sortes de «pseudo-satisfacteurs», d'«inhibiteurs» et de «violenteurs». A l'inverse, une optique de frugalité peut nous aider à nous libérer de ces «frustrateurs», qui nous poussent à la consommation, afin de nous tourner vers des besoins que la consommation de biens matériels ne peut combler.

La frugalité apparaît donc comme une valeur pertinente, peut-être même indispensable, dans une société soucieuse du bonheur de ses membres. Pourquoi alors a-t-elle si peu sa place dans la conscience collective des pays industrialisés? Et pourquoi toutes les sociétés du monde s'évertuent-elle à la supprimer en tant que valeur? La réponse à cette seconde question est en grande partie historique et tient en deux mots: puissance et domination. Les cultures pratiquant une consommation matérielle en constante expansion ont développé des armes plus puissantes que les cultures attachées à la frugalité, d'où la colonisation ou l'asservissement de celles-ci par celles-là. Les indépendances qui ont suivi la décolonisation n'ont en général amené aucun regain des valeurs traditionnelles liées à la frugalité; ce qui en restait a subi l'assaut continu de la mondialisation de l'économie, de la culture et du principe de consommation occidentale.

Une prise de conscience

Répondre à la première question, c'est soulever la difficulté même de la redécouverte de la frugalité dans les sociétés capitalistes industrielles. Dans ces sociétés, la croissance économique n'est pas seulement une condition du progrès social, elle est aussi au fondement de la stabilité du système. Le principe du capitalisme est le suivant: un surplus de production, accumulé sous forme de capital, est ensuite réinvesti en vue d'augmenter la production. Faute d'une perspective de croissance, les détenteurs du capital n'investiront pas. Or, même dans les sociétés les plus riches, la croissance repose sur la consommation. On voit mal comment la notion de frugalité peut s'insérer dans ce schéma.

De plus, le capitalisme organise le travail sous forme d'emplois. La rentabilité d'une entreprise dépend de la productivité de sa force de travail. Toute l'histoire du progrès technique se résume alors à la recherche des moyens d'augmenter la productivité du travail. Si la croissance économique ne suit pas, la hausse de productivité entraîne une diminution des emplois, donc une augmentation du chômage, avec son cortège de misère humaine et de tension sociale. Si une attitude nouvelle de frugalité venait à freiner l'élan de consommation dans nos sociétés modernes sans que cessent de s'exercer les forces d'accroissement de la pro-



«Le moment est peut-être venu de se demander s'il n'existe pas d'autres sources de bonheur que la consommation.» Ci-dessus, avenue à Tokyo (Japon).

ductivité du travail, alors la frugalité entraînerait une hausse du chômage, lequel est loin d'être un idéal de bonheur, même chez les plus frugaux d'entre nous!

Il ne sera pas facile de trouver les moyens de résoudre les contradictions qui naîtront de la recherche de frugalité en tant que valeur individuelle au sein d'une société capitaliste pour laquelle l'investissement, la croissance économique et l'augmentation des emplois sont une exigence sociale. On n'y parviendra qu'à la faveur d'une prise de conscience autrement vaste et mobilisatrice que ce n'est le cas aujourd'hui. On ne pourra résoudre les problèmes de destruction de l'environnement et de dégénérescence de la société dus à la consommation de masse, tant que notre comportement ne fera pas une part plus grande à la notion de frugalité. Que celle-ci soit intégrée au capitalisme ou qu'elle en transforme les structures sociales et économiques, la transition risque fort d'être douloureuse. ■

© Claudia Dhimitry/Westl Associates/Ask Images, Paris

Une vertu?

PAR JAMES GRIFFIN

La frugalité n'est pas une fin en soi. C'est un instrument au service d'une meilleure qualité de vie.

Y a-t-il une dimension éthique à la frugalité, ou bien s'agit-il simplement d'un mode de vie parmi d'autres — ni plus ni moins admirable? Est-elle mieux fondée sur les valeurs humaines que le luxe, ou n'acquiert-elle de la valeur que de manière circonstancielle, quand la nourriture, les vêtements ou tout autre bien de consommation viennent à manquer et que la parcimonie se justifie par le seul bon sens? Serait-elle une vertu dans le tiers-monde et pas en Occident? Est-elle de mise ici et déplacée ailleurs?

Voyons cela de plus près et commençons par la dimension éthique de l'affaire. La frugalité n'est pas une vertu — du moins pas au sens où la philosophie entend ce mot. C'en est peut-être une dans un sens plus général, plus courant: au sens d'une bonne chose, digne d'éloges et d'admiration. J'y reviendrai. Ce que les philosophes entendent par «vertu» est tout autre: c'est une disposition de l'être sans laquelle celui-ci ne saurait sortir indemne des épreuves ordinaires de l'existence.

Classiquement, la vertu la plus proche de la frugalité est la tempérance. Une personne tempérée ne réagit ni trop violemment ni trop passivement, ni trop passionnément ni trop froidement aux épreuves qu'elle traverse. La tempérance équivaut à une sorte d'équilibre idéalement voulu entre ces pôles. Ce qui est suspect dans la frugalité, c'est qu'elle se situe résolument à un extrême: celui de la parcimonie. Pourquoi cet équilibre-là serait-il le bon? Et d'abord, entre quels excès cet équilibre se situe-t-il? D'un côté on voit bien le gaspillage, mais de l'autre? J'y verrais pour ma part la privation douloureuse. Pourquoi la frugalité serait-elle le juste milieu idéal entre ces deux maux? On peut consommer avec une certaine largesse, bien au-delà de ce qu'autorise la frugalité, sans pour autant sombrer dans le gaspillage. Pourquoi cette largesse-là ne figurerait-elle pas le juste milieu souhaitable?

Je ne crois pas non plus que la frugalité ait une valeur intrinsèque. Imaginons que je mène une vie frugale: je fais attention et je suis parcimonieux



© Super Stock, Paris Musée d'Art de Jacksonville, Floride

dans ma consommation; je consomme ce dont j'ai besoin pour rester en bonne santé, mais rien de plus que ce qui satisfait mes besoins immédiats. Imaginons maintenant que je ne mène pas une vie frugale: je fais moins attention et je consomme plus libéralement; ma consommation dépasse le strict nécessaire, mais je ne gaspille rien. Si l'on considère chacun de ces deux modes de vie pour ce qu'ils sont et en faisant abstraction de tout retentissement éventuel extérieur, en vertu de quoi l'un serait-il meilleur que l'autre? Je n'y vois, pour ma part, aucune raison.

Si l'on accorde une certaine valeur à une vie frugale, c'est donc pour ce qu'elle apporte. En

«Entretenir des relations approfondies»: une des conditions d'une meilleure qualité de vie que les sociétés fondées sur la consommation tendent à reléguer dans l'ombre. Ci-dessus, figurines en terre cuite de l'art maya (8^e - 11^e siècle, Campeche, Mexique).

conséquence de quoi la frugalité n'a pas de valeur intrinsèque, mais une valeur instrumentale.

Ce point me paraît intéressant. Pour la plupart des gens, dans nos sociétés modernes, la frugalité a quelque chose de désuet — et ce, n'en doutons pas, pour différentes raisons. Elle semble appropriée là où les ressources sont rares, mais elle perd toute pertinence dans un monde d'abondance. Freud n'est pas non plus étranger à l'affaire: derrière une apparence frugale, on flaire la personnalité peu attrayante d'un «anal rétentif». Mais surtout, notre système de valeurs même semble avoir intégré quelques principes de consommation. Nous voyons l'être humain comme un complexe de désirs à assouvir et nous mesurons notre qualité de vie à l'aune de leur satisfaction. Ce modèle de valeur fondé sur le couple désir-satisfaction domine toutes les sciences sociales, lesquelles en ont imprégné la conscience populaire.

Heureusement, cette hégémonie commence à céder du terrain. Son assise théorique est fragile. On ne peut tout simplement pas confondre satisfaction des désirs et qualité de la vie. Il arrive même souvent qu'une personne satisfasse ses désirs et ne s'en porte pas mieux pour autant. Imaginons que je souhaite me venger de quelqu'un — que ce soit même mon seul but dans l'existence. Il se peut qu'une fois que j'aurai satisfait ce désir, non seulement je ne me sente pas mieux, mais m'en trouve plus mal encore.

Le désir ne crée pas la valeur des choses. Certaines en ont, d'autres pas. C'est là une affirmation lourde de sens, et largement disputée en philosophie — mais je la crois juste. Je pense que l'expérience de la vie peut nous servir à dresser une liste de ce qui compte véritablement — de ces choses qui ne sont peut-être pas susceptibles d'améliorer universellement la vie (nous sommes trop différents les uns des autres pour cela), mais améliorent au moins celle des gens ordinaires. Si je devais en dresser une liste personnelle, y figureraient nécessairement: savoir apprécier ce que l'on a, entretenir des relations approfondies, tendre à la réalisation d'un but, comprendre certaines questions métaphysiques et morales, être libre et autonome.

Un outil du bien

Mais le principe de consommation n'est pas seulement fragile dans sa théorie. Il n'aboutit à rien de valable dans la pratique non plus. Un aspect typique de la vie du consommateur moderne est qu'à chaque lot de désirs satisfaits succède un nouveau lot à satisfaire, sans que s'en soit améliorée pour autant sa qualité de vie. Et l'enchaînement de ces désirs crée un engrenage. On a beau courir, on n'avance pas. Quand on en est arrivé à ce stade, il est clair qu'on a perdu de vue toute notion de valeur. Seules les choses que j'ai énumérées plus haut ont une valeur véritable, ▶

«Comprendre certaines questions métaphysiques et morales», une quête de sens qu'une vie sobre peut contribuer à faciliter. Ci-dessous, moine poète, encre sur papier de Fujiwara no Nobuzane (12^e - 13^e siècle).





A 268

► de même que, mais d'une manière secondaire, instrumentale, celles qui y conduisent.

C'est là que, pour moi, intervient la frugalité. La frugalité n'est valable que si elle permet la réalisation de quelques-unes des valeurs portées sur cette liste. Il y a beaucoup à dire en faveur de cette proposition. Une vie frugale vous épargne les formes de la consommation les plus destructrices de valeurs. Une vie frugale se rapproche d'une vie simple. Et même si la simplicité n'ouvre pas nécessairement sur les valeurs véritables, elle est un bon moyen d'en approcher. Nous sommes nombreux à avoir vécu, à un moment ou un autre de notre existence, d'une manière plus simple que nous n'en avons l'habitude et à nous être sentis de

« Tendre à la réalisation d'un but », une des valeurs que la frugalité peut aider à mieux atteindre. Ci-dessus, Virgile méditant son poème *l'Enéide*, entre les muses Clio et Melpomène, mosaïque romaine du 3^e siècle avant J.-C. (Tunisie).

ce fait plus proches de ce qui compte véritablement dans la vie. Bien entendu, nous avons perdu cette précieuse clairvoyance dès l'instant où nous avons repris notre train-train quotidien. Et c'est là une autre raison pour laquelle un mode de vie frugal peut se révéler enrichissant. Car un mode de vie n'est pas seulement l'expression de certaines valeurs; il peut également servir de révélateur de certaines valeurs que l'on aurait autrement continué d'ignorer.

De cette manière instrumentale, la frugalité peut servir au bien de l'individu. Elle peut, de même, servir au bien de la communauté, si celle-ci, par un mode d'existence frugal, investit dans un avenir meilleur ce qu'elle épargne au présent. Elle peut, enfin, servir au bien de l'humanité

tout entière — en nous épargnant, par sa pratique généralisée, une catastrophe planétaire.

En effet, nous brûlons sans retenue des carburants fossiles. Nous nous justifions par l'idée que tôt ou tard le progrès technique leur aura trouvé un quelconque substitut. Mais sera-t-il aussi efficace? Et sans effets secondaires indésirables? Mystère. En attendant, la consommation effrénée à laquelle nous nous adonnons pollue l'atmosphère de notre planète et entraîne son réchauffement. Et s'il y a bien une chose que nous ignorons, c'est ce qu'il va en résulter.

Mais je veux, pour finir, mettre en garde contre une confusion facile entre frugalité volontaire et parcimonie forcée. Quand j'adopte, pendant mes vacances, un mode de vie plus simple, que je consomme moins que d'habitude, j'ai le

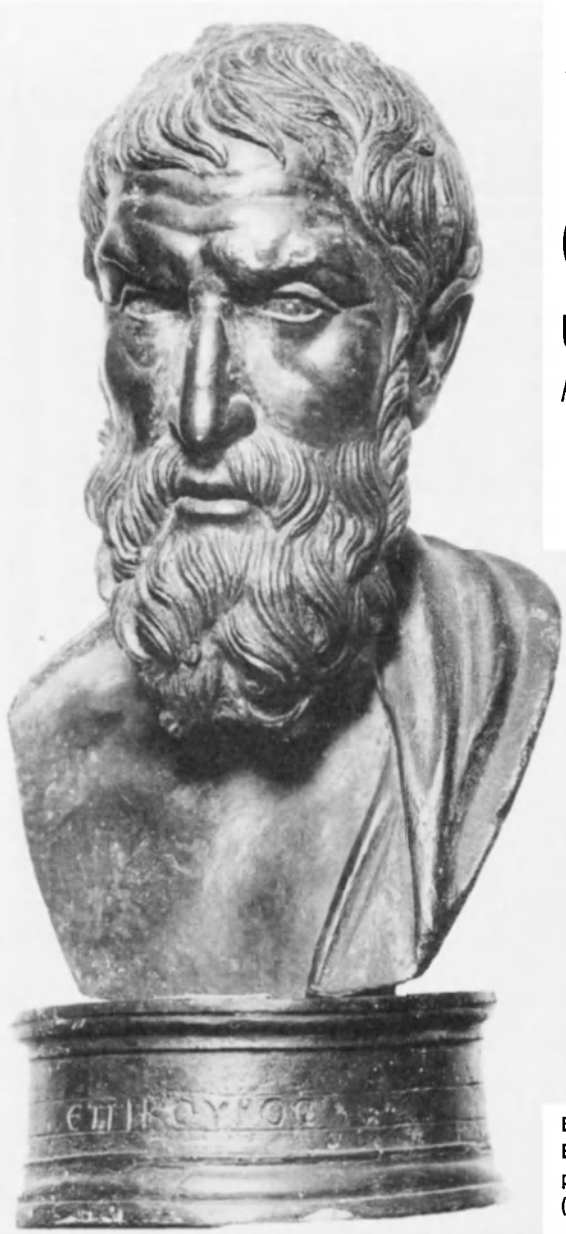
sentiment d'améliorer ma qualité de vie. Mais je n'oublie pas que je vis dans la partie du monde la plus riche. Si je vis simplement, c'est parce que j'ai *choisi* de le faire. Alors que des millions d'autres personnes sont *contraintes*, par la force des choses, à la parcimonie. Ces personnes vivent dans le dénuement et ne s'en portent pas mieux pour autant. La plus grande cause de mortalité dans le monde n'est ni la guerre ni la famine qui frappe périodiquement. C'est quelque chose de beaucoup moins spectaculaire et de beaucoup moins médiatisé: la malnutrition chronique. La faim, entend-on dire, tue de 18 à 20 millions de personnes par an, soit deux fois la moyenne annuelle des victimes de la Seconde Guerre mondiale. Pour ces gens, la parcimonie est une chose terrible. ■



«Une vie frugale se rapproche d'une vie simple et est un bon moyen d'approcher les valeurs véritables.» Ci-contre, dame écrivain, détail d'une fresque iranienne (16^e - 17^e siècle).

L'épicurisme: une école de frugalité

UN ENTRETIEN IMAGINAIRE
AVEC LE PHILOSOPHE GREC EPICURE



© Anderson/Viollet, Paris. Musée national, Naples

Buste du philosophe grec Epicure (341-270 avant J.-C.) provenant d'Herculanum (3^e siècle avant J.-C., Italie).

■ La postérité a fait de vous un jouisseur et de votre doctrine un pur hédonisme. C'est un contresens. Toute votre philosophie du plaisir tourne en fait autour de l'idée de modération. Sur quelles bases exactement repose-t-elle?

Epicure: D'abord, sur l'idée que le plaisir est le commencement et la fin d'une vie bienheureuse. Nous recherchons le plaisir seulement quand son absence nous cause une souffrance; quand nous ne souffrons pas, nous n'avons que faire du plaisir. Ensuite sur une hiérarchisation des désirs. Certains sont nécessaires, d'autres seulement naturels, et les autres vains. Parmi les désirs nécessaires, nous entendons ceux qui nous délivrent de la douleur, comme celui de boire quand on a soif. Parmi les désirs naturels mais non nécessaires, ceux qui ne font que varier les plaisirs, sans supprimer aucune douleur, comme de boire du bon vin. Parmi les autres, qui sont vains, on range par exemple le désir d'offrir des couronnes et des statues.

Les désirs dont la non-satisfaction n'est pas une cause de douleur ne sont pas nécessaires: ils comportent un appétit que l'on peut aisément supprimer toutes les fois qu'il est difficile à satisfaire, ou qu'il entraîne pour l'homme un

dommage. Les désirs naturels dont la non-satisfaction n'est pas une cause de douleur et qui se présentent sous la forme d'un appétit violent sont des désirs formés par une opinion creuse: s'ils nous apportent du plaisir, ce plaisir ne vient pas d'eux, il vient de notre vanité.

■ Par quels comportements cette éthique se traduit-elle dans la vie quotidienne?

Epicure: Les mets les plus simples apportent autant de plaisir que la table la plus richement servie, quand est absente la souffrance que cause le besoin, et du pain et de l'eau procurent le plaisir le plus vif, quand on les mange après une longue privation. L'habitude d'une vie simple et modeste est donc une bonne façon de soigner sa santé, et rend l'homme par surcroît courageux pour supporter les tâches qu'il doit remplir dans la vie. Elle lui permet encore de mieux goûter une vie opulente, à l'occasion, et l'affermi contre les revers de fortune. Par conséquent, lorsque nous disons que le plaisir est le souverain bien, nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés, ni des jouissances sensuelles, comme le prétendent quelques ignorants qui nous combattent et défigurent notre pensée. Nous parlons de l'absence de souffrance physique et de l'absence de trouble moral. Car ce ne sont ni les beuveries ni les banquets continuels, ni la jouissance que l'on tire de la fréquentation des mignons et des femmes, ni la joie que donnent les poissons et les viandes dont on charge les tables somptueuses, qui procurent une vie heureuse, mais des habitudes raisonnables et sobres, une raison cherchant sans cesse des causes légitimes de choix ou d'aversion, et rejetant les opinions susceptibles d'apporter à l'âme le plus grand trouble.

Le principe de tout cela et en même temps le plus grand bien, c'est donc la prudence. Il faut l'estimer supérieure à la philosophie elle-même, puisqu'elle est la source de toutes les vertus, qui nous apprennent qu'on ne peut parvenir à la vie heureuse sans la prudence, l'honnêteté et la justice, et que celles-ci ne peuvent s'obtenir sans le plaisir. Les vertus, en effet, naissent d'une vie heureuse, laquelle à son tour est inséparable des vertus. ■

Propos tirés de *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* de Diogène Laërce. Adapté de la traduction de Robert Genaille. Copyright © Flammarion, Paris

Trois personnalités d'exception

PAR ADAM ROBERTS

Quand la frugalité devient un choix moral et politique en rupture avec la société établie.

La frugalité renvoie à une recherche de simplicité et de modération dans l'alimentation — et, par extension, dans la consommation de tout autre ressource. Les premiers à avoir utilisé l'adjectif frugal (désignant, à l'origine, une personne se nourrissant exclusivement de fruits — *fruges*, en latin) furent les Romains qui, eux-mêmes, ont la réputation d'avoir mené «une existence frugale, se montrant mesurés dans le manger et le boire, modestes dans leur habit et sobres dans leurs manières». Je propose donc d'appeler frugale toute personne qui maîtrise avec intelligence son comportement de consommateur en général et qui le fait dans l'idée que cette modération permet de goûter d'autres plaisirs et bienfaits de la vie.

Comme l'ont montré d'illustres partisans de la frugalité, la notion se démarque nettement de notions voisines telles que l'avarice et la prévoyance. Si être frugal consiste à savoir faire des choix raisonnés en matière de consommation et de mode de vie, ces choix, cela va de soi, ne sauraient être imposés de l'extérieur. Il n'y a de frugalité que librement voulue et adoptée. S'engager dans cette voie traduit, chez les plus exigeants, une position éthique, voire politique. Quelques exemples.



Epictète

(50-125 ap. J.-C.)

Le stoïcisme s'est développé en tant que philosophie et règle de bonne conduite entre 300 av. J.-C. et 180 ap. J.-C. Les penseurs romains du stoïcisme se sont surtout penchés sur des questions d'éthique et de politique d'intérêt universel — et non pas réservées à quelques privilégiés. Quatre propositions sous-tendent la vision du monde élaborée par les stoïciens: tous les hommes sont absolument égaux et appartiennent au même univers naturel; cet univers est gouverné par des lois naturelles; toute personne doit vivre conformément à ces lois; le sort de chacun est fixé et ne peut être changé. Le stoïcisme a souvent été illustré par Epictète, dont les pensées, recueillies par son disciple Arrien dans le *Manuel* (*Enchiridion*) traduisent sa position à

l'égard de la consommation et de la frugalité. Voici le conseil qu'il donne à un jeune homme prenant part à un grand banquet: «Si, toutes choses étant disposées devant toi, tu les dédaignes et n'y touches pas, non seulement tu partages le banquet des dieux, mais tu règnes en maître avec eux.» La frugalité est donc une attitude politique. Choisir de maîtriser sa consommation est un geste polémique. Mais dans ce domaine-là aussi il faut savoir se contrôler. Epictète prévient ses disciples contre toute tentation de vanterie: «Ayant plié votre corps à une vie frugale, ne vous en vantez pas. Si vous buvez de l'eau, ne le clamez pas sur tous les toits. Si vous désirez vous endurcir, faites-le pour vous-même, pas pour les autres.» □ ▶

Henry David Thoreau

(1817-1862)



© Diez/USIS, Paris

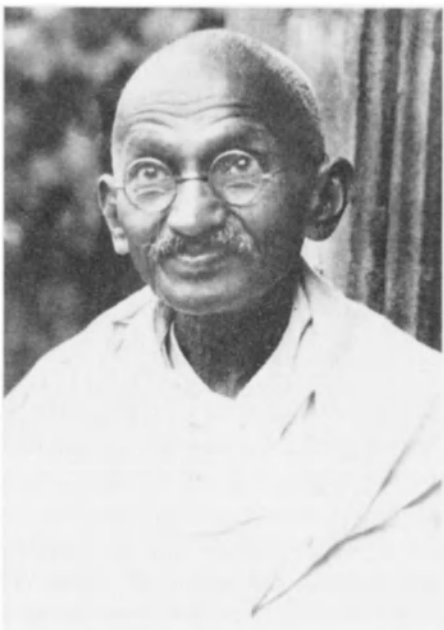
Jeune diplômé de Harvard, Henry Thoreau choisit, en 1845, d'aller vivre seul dans une cabane en forêt, au bord d'un étang, non loin de Concord (Massachusetts). Tandis que ses camarades de promotion avançaient sur la voie lucrative du commerce et de l'industrie, Thoreau assemblait quelques vieilles planches à l'aide d'un marteau et de clous, plantait des haricots et écoutait le clapotis de l'étang de Walden. En tâchant de vivre en autarcie, débarrassé de l'attirail de la civilisation, il s'efforçait de revivre l'expérience des premiers pionniers américains au contact d'un monde à l'état de nature. A cette différence près, cependant, que Thoreau consigna son expérience par écrit, y célébrant les vertus d'une vie simple. «Les philosophes chinois, hindous, perses et grecs de l'Antiquité avaient atteint un degré de pauvreté matérielle et de richesse intérieure que personne n'a égalé à ce jour», écrivait-il avec transport, espérant suivre leur exemple en ces deux domaines. *Walden, ou la Vie*

dans les bois (1854) est un manifeste contre le mode de vie industriel moderne et le récit de ces deux années où il but l'eau de l'étang, mangea les haricots qu'il avait fait pousser et vécut en se servant d'un minimum d'ustensiles. Il préférait s'asseoir à son aise sur un potiron plutôt que de se trouver à l'étroit sur un coussin de velours, écrit-il quelque part. Sa cabane ne contenait que trois chaises: une pour la solitude, deux pour l'amitié, trois pour la compagnie.

Tout cela, il le vécut par choix personnel, conscient d'avoir toujours la possibilité de retourner à la civilisation pour y vivre une vie plus confortable, mais persuadé aussi que «les prétendus comforts de l'existence sont [...] un frein au progrès de l'humanité». Thoreau finit néanmoins par quitter sa cabane pour aller écrire son livre. Mais de cette expérience il tira le sentiment d'être devenu un observateur plus averti de la vie humaine «depuis cette position avantageuse que j'appellerai la pauvreté volontaire». □

Le Mahatma Gandhi

(1869-1948)



© Heringue Vollet, Paris

La vie du Mahatma («la Grande âme») Gandhi illustre avec force le rôle que la frugalité et une pauvreté volontaires peuvent tenir dans la pensée, la vie publique et la vie privée d'un homme. En 1888, Gandhi quitte l'Inde pour la Grande-Bretagne. Membre de la London Vegetarian Society, il y fait la connaissance du dramaturge George Bernard Shaw et d'un conférencier itinérant aux idées socialisantes: Edward Carpenter, alors surnommé «le Thoreau anglais». La *Bhagavadgita* est à cette époque le livre de chevet de Gandhi, avant de devenir son «dictionnaire spirituel». Deux expressions attirent tout particulièrement son attention: *aparigraha* (le fait de ne rien posséder) et *samabhava* (un état de sérénité placide, sorte d'ataraxie). Ces influences diverses conduisent Gandhi à éprouver «un irrésistible attrait pour une vie simple, faite de travail manuel et d'austérité» et éveillent en lui la conviction que l'homme doit se détacher des biens matériels qui paralysent la vie spirituelle.

Depuis l'exemple de pauvreté, de chasteté et d'humilité donné par saint François d'Assise, tous ceux à avoir prêché ces valeurs ont été jugés dangereux par les autorités. On peut donc dire que c'est en partant pour l'Afrique du Sud, où il s'installe comme fermier

près de Durban, cherchant à vivre, avec ses amis, une vie simple, gagnée à la sueur de son front, que Gandhi s'engage sur la voie d'un activisme politique très controversé. C'est en parlant de Gandhi que Gilbert Murray lancera plus tard cet avertissement: «Ceux qui détiennent le pouvoir devraient être particulièrement prudents dans leurs rapports avec un homme pour qui les plaisirs sensuels, les richesses, le confort et l'estime de ses contemporains ne sont rien.»

Six ans plus tard, Gandhi se rapprochait de Johannesburg et baptisait sa nouvelle ferme du nom de l'immense écrivain russe avec lequel il entretenait une correspondance suivie: Tolstoï. Peu après, il entamait sa carrière politique en faisant campagne contre les lois racistes en Afrique du Sud et la suppression du droit de vote pour les «gens de couleur». De retour en Inde, il poussa la frugalité à son extrême en organisant et conduisant des jeûnes publics à des fins politiques (il jeûnait aussi pour «éveiller la conscience et secouer l'apathie mentale»). En 1947, il réussit par un jeûne à calmer des affrontements entre des communautés hindoues et musulmanes à Calcutta. Quatre mois plus tard, il renouvelait l'expérience à Delhi — avec le même succès. □

UN ENTRETIEN AVEC L'ARTISTE JAPONAISE SHIOUN MICHIKO NAKASATO

■ La plupart de vos œuvres relèvent de la calligraphie. Ces dessins sont-ils aussi d'inspiration calligraphique?

Michiko Nakasato: Oui. En calligraphie, on s'exprime seulement au moyen de traits et de taches et par deux couleurs, le noir et le blanc. Le blanc, c'est l'espace, qui change de forme selon ce qu'on trace sur la feuille. Il peut devenir, par exemple, au gré de l'artiste, printemps ou automne. Dans cet art le premier trait de pinceau que l'on trace sur la feuille blanche doit être vivant; il faut se figurer qu'on le trace sur l'océan. Si ce trait originel a le souffle de la vie, le grand vide de l'espace vivra à son tour. C'est donc un trait capital. Tel était mon souci quand j'ai fait ces dessins.

■ Que signifie pour vous le mot «frugalité»?

M. N.: J'associe cette notion à celle d'individualité, de force individuelle. La frugalité ne saurait être imposée par autrui. C'est un choix, une volonté individuelle de revenir à un mode de vie fondé sur quelques principes essentiels. Ces éléments varient, bien entendu, d'un individu à l'autre; il faut respecter ces choix.

■ Qu'entendez-vous par ce titre: *De zéro à un*?

M. N.: J'ai toujours trouvé que le nombre «un» avait quelque chose d'extraordinaire. Le «zéro», ▶



1 a



1 b



1 c

- c'est le stade où il n'y a rien encore. Puis le nombre un survient: une naissance a lieu. La distance entre zéro et un est impossible à mesurer. Le nombre un se distingue aussi des autres nombres. C'est le seul à être singulier; tous les autres (le zéro excepté) sont pluriels. Dans le monde actuel on se préoccupe trop de la masse, au détriment de l'individu.

■ **Pouvez-vous commenter vos dessins?**

M. N.: Dans le premier (1 a) il n'y a rien. Puis un trait de pinceau surgit (1 b): une trace de vie apparaît, qui donne forme nouvelle à l'espace. Soudain l'espace s'éveille. Vient ensuite le deuxième trait. Cette fois il y a rencontre (1 c): les deux traits se parlent, une distance vivante se crée.

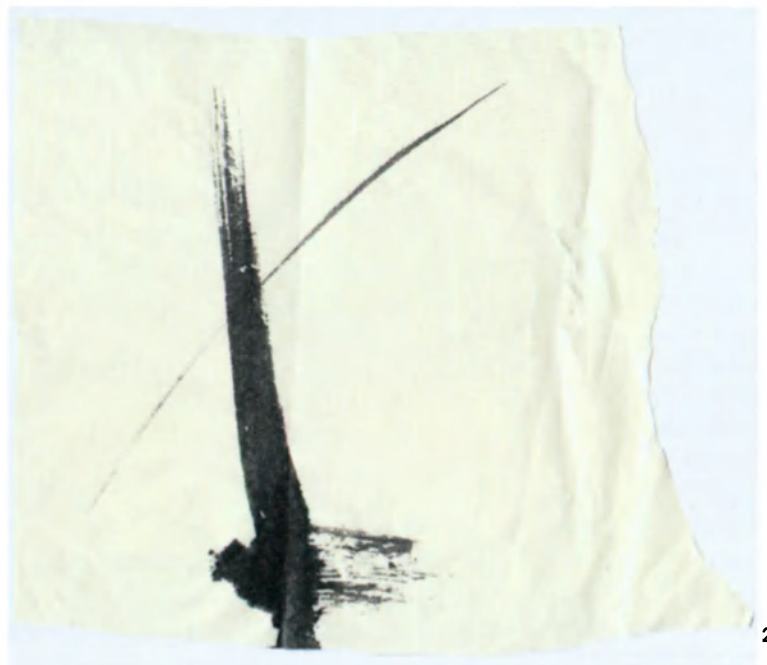
La démarche est la même dans le deuxième dessin, mais l'impression qu'il suggère est très différente. Le premier trait (2 a) est puissant; lorsqu'un second le croise, une sorte de choc se produit (2 b). L'échange devient plus violent; l'espace, on le sent, vibre.

Dans le dernier (3 a), un autre espace voit le jour, où la tranquillité règne. Même quand le second trait touche le premier et que des espaces nouveaux naissent de-ci de-là (3 b), l'atmosphère reste calme.

Je ne propose pas un modèle. J'essaie seulement de montrer comment une individualité peut agir sur l'espace. Pour moi, un et un n'égalent pas deux. J'y vois la rencontre d'un singulier avec un autre singulier. ■



2 a

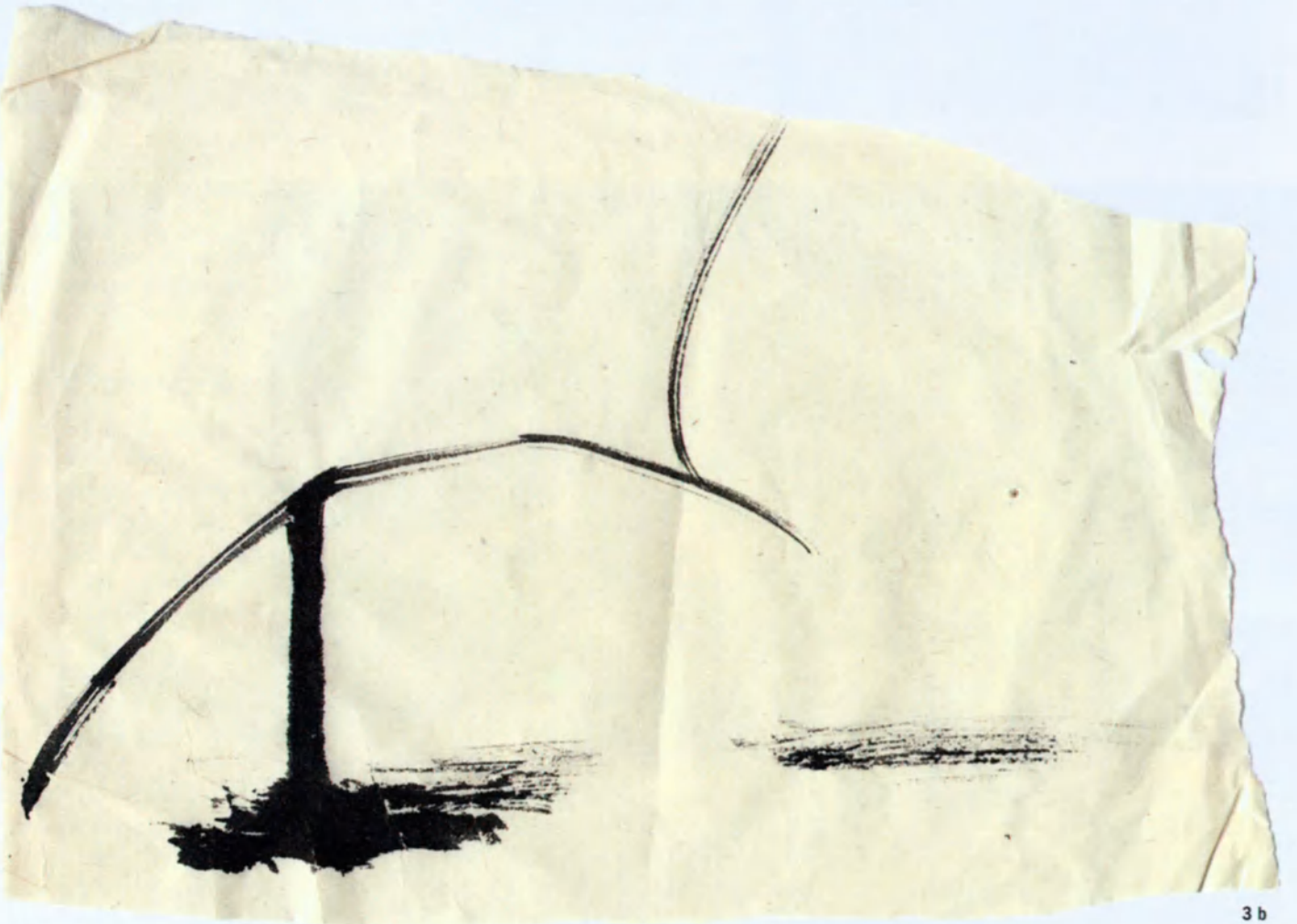


2 b

Propos recueillis par Miki Nozawa



3 a



3 b

Un art de vivre à réinventer

PAR HISANORI ISOMURA



Atelier de Beato Felice © Archives Larousse Giraudon, Paris

Au Japon, mode de vie et esthétique traditionnels ont toujours reposé sur la modération. Entre le gaspillage actuel et un repli rétrograde sur le passé, une voie médiane est à inventer.

Les Japonais n'ont jamais cherché à dompter la nature, mais se sont plutôt efforcés de la rapprocher d'eux pour vivre en symbiose avec elle. Ainsi, le jardin japonais, qui est une récréation de la nature, repose-t-il tout entier sur le *shakkei* («emprunt de paysage»), procédé qui consiste à introduire un élément de vrai paysage dans un site artificiel. Un *bonsai*, par exemple, peut être compris comme le symbole artificiel et miniaturisé de l'espace naturel dans sa totalité.

En Occident, dans les jardins de Versailles ou de Vaux-le-Vicomte par exemple, l'homme est au centre du projet artistique: il coupe les arbres selon les règles de la symétrie, construit des fontaines qui jaillissent à l'inverse des cas-

cadés, dispose des statues pour orner ces espaces. Dans le jardin japonais, qui, à première vue, n'est qu'une miniaturisation de la nature, les traces de l'ouvrage humain restent discrètes, voire invisibles.

Une esthétique de la sobriété

Dans la mentalité japonaise, la nature *est* le monde. Les Japonais ont donc développé depuis des siècles, en accord avec cette conception, un mode de vie fondé sur la tempérance et le respect des objets quotidiens. Mais aujourd'hui, le Japon est devenu un pays de consommation de masse, et ses habitants sont devenus très matérialistes.

Contrairement à une idée fort répandue, le Japon était déjà une puissance économique au 16^e siècle, et le niveau de vie y était peut-être encore plus élevé qu'aujourd'hui. Au temps du shogunat des Ashikaga (époque Muromachi 1337-1573), le pays était très prospère, comme le suggère le faste des temples d'alors, dont le plus représentatif est sans doute le Pavillon d'Or *Kinkakuji*. Toutefois, l'influence boudd-

«La cérémonie du thé: un enchaînement de gestes rituels et un moment d'harmonie simple et éphémère qui englobe le monde dans sa totalité.» A gauche, la cérémonie du thé, photographie prise à la fin du 19^e siècle.

dhiste, et plus particulièrement celle de l'école zen, réagit contre cette ostentation et donna lieu à une «renaissance» des critères esthétiques et moraux, à un retour à une tradition centrée sur la simplicité, la sobriété et les lignes épurées, comme en témoigne le style *shōin* dans l'architecture du 16^e siècle.

On trouve la trace de cette esthétique dans la littérature classique. Pour l'auteur du *Dit des Heike* (seconde moitié du 12^e siècle), par exemple, l'orgueil est éphémère et toute prospérité vouée à disparaître un jour. Influencés autant par la culture bouddhique que par des conditions de vie difficiles dues à la dureté du climat, les Japonais perçoivent la vie sur terre comme une vie flottante, qui ne cesse de changer avant de disparaître. L'expression *ukiyo* signifie à la fois «monde flottant» et «monde de misère».

La modération: une attitude traditionnelle

Au Japon, l'idéal de beauté réside dans la communion avec la nature. La cérémonie du thé, art qui procède de l'esthétique zen, est non seulement un enchaînement de gestes rituels mais aussi un moment d'harmonie qui englobe le monde dans sa totalité. Au 16^e siècle, Sen no Rikyū codifie cette cérémonie et crée l'esthétique *wabi sabi* — beauté dénuée de tout appareil et dont la simplicité charme —, sous-tendue par la philosophie bouddhique, selon laquelle l'abondance ne saurait durer ni résider dans l'excès. C'est ce caractère éphémère qu'il faut respecter.

Le respect de chaque objet est donc chez nous une attitude traditionnelle. Certaines expressions de la langue familière, comme *mot-tainai*, expriment notre réticence à l'égard de toute forme de gaspillage. Les personnes âgées se souviennent d'avoir économisé l'eau toute leur vie, alors que celle-ci est abondante dans tout le pays. Il y a une seule baignoire par foyer et chacun l'utilise le soir, après s'être lavé à l'extérieur. Mais, de nos jours, les habitudes changent: les jeunes Japonaises, qui avaient l'habitude de se laver les cheveux le matin (*asa-shan*), se font désormais aussi un shampoing le soir (*yoru-shan*).

Les grands-parents avaient également coutume de dire à leurs petits-enfants de ne pas laisser ne serait-ce qu'un seul grain de riz dans leur bol. A vrai dire, ce genre d'attitude existait dans tous les pays du monde avant que la société de consommation ne nous pousse au gaspillage. Il existe en japonais une expression pour désigner les gaspilleurs: *monogoroshi*, «tueur d'objets». C'est un terme insultant. La personne ainsi désignée est en quelque sorte exclue de la société, car, selon une conception qui plonge ses racines dans la pensée animiste, même les objets inertes possèdent une âme.

Nouveaux temps, nouvelles mœurs

D'un point de vue plus pragmatique, les archives du 16^e et du 17^e siècle nous disent que si l'on ne trouvait que très peu de poubelles ►

«La modération était la règle avant que la société de consommation ne pousse au gaspillage.» Ci-contre, décharge de véhicules automobiles au Japon.



© Unep/Still Pictures. Londres



© M. Troncy/Hoa Qui, Paris

«Au Japon, l'école zen marqua un retour à une tradition centrée sur la simplicité, la sobriété et la ligne épurée.» Ci-dessus, jardin zen à Kyoto.

► dans les grandes villes de l'archipel, c'était parce que les gens d'alors s'efforçaient d'utiliser chaque objet aussi longtemps que possible.

Depuis les années 50, le Japon s'inspire du modèle américain, pays aux ressources abondantes, où économiser est un vice et consommer une vertu. Cette tendance, qui touche un nombre croissant de pays, n'est pas sans soulever quelques problèmes. Si, par exemple, un pays comme la Chine se lançait dans une consommation de masse effrénée, les ressources du globe viendraient vraisemblablement à manquer assez rapidement.

Il y a vingt ans, j'ai acheté un véhicule de marque allemande. J'ai déjà fait 280 000 kilomètres avec et je l'utilise toujours. Ce qui m'attire les railleries de certains de mes amis qui, pour la plupart, changent de véhicule tous les deux ans. Il est vrai que c'est grâce au comportement de consommateurs comme eux que l'économie nipponne reste dynamique. D'ailleurs, la loi elle-même incite les gens à ne pas conserver trop longtemps les mêmes biens matériels: ainsi, chaque automobiliste a obligation de faire procéder à une révision générale de son véhicule au bout de sept ans, et tous les ans par la suite. Une telle révision coûte environ 5 000 francs. D'un autre côté, il en coûte 6 000 francs à celui qui veut mettre son véhicule à la casse. Conclusion: les autorités incitent à le vendre le plus tôt possible.

Les ressources de la planète étant limitées, il est indispensable de changer nos modes de

vie. Il faut trouver un nouveau «mode de vie global». Dans son livre blanc sur la vie des citoyens, le gouvernement japonais préconise un retour à la tradition. Une expression résume cette idée: le progrès dans la tradition. En effet, les techniques modernes permettent de conserver l'énergie, de protéger l'environnement tout en maintenant un taux de croissance favorable à l'amélioration du niveau de vie. Nous devons donc travailler ensemble, entre pays consommateurs, à trouver une voie moyenne, qui n'encourage ni le gaspillage à l'américaine, ni un repli rétrograde sur le passé. ■

«Le *bonsai* peut être compris comme un symbole miniaturisé de la nature. Le mode de vie traditionnel du Japon, en communion avec elle, était fondé sur la tempérance et le respect des objets quotidiens.» Ci-dessous, un *bonsai*, arbre nain cultivé en pot, propre à l'esthétique japonaise du jardin comme récréation de la nature.



© Fotografia Ceggs/Graza Neri/Cosmos, Paris

Chasseurs-cueilleurs: une économie du partage

PAR MARIE ROUÉ

Chez ces
populations
nomades
l'individualisme
égoïste est banni.



© A. Jauret/Aspect/Cosmos, Paris

Bochimans dans le désert du
Kalahari (Botswana).

Il existe deux moyens radicalement divergents pour les membres d'une société de connaître la satiété: produire beaucoup — c'est la voie empruntée par les sociétés occidentales —, ou désirer peu — c'est celle suivie par les sociétés que l'anthropologue américain Marshall Sahlins a qualifié de «zen». Cette voie «zen», que les sociétés de chasseurs-cueilleurs ont choisie, consiste à arrêter la production de nourriture dès que la quantité atteinte est jugée suffisante par et pour le groupe.

On a pu démontrer, chiffres à l'appui, que les peuples qui vivent de chasse, de pêche et de collecte ne sont pas, contrairement à une idée communément répandue, dans un dénuement complet, ni sans cesse en quête d'une nourriture toujours insuffisante. Ils auraient, au contraire, créé la «première société d'abondance», ne consacrant que quelques heures par jour à la satisfaction de leurs besoins matériels, et réservant le reste de leur temps libre aux loisirs et autres activités sociales. Ce n'est qu'aux yeux d'observateurs ignorant les valeurs de leur culture que la rusticité et la rareté de

leurs possessions paraît si insatisfaisante. Par exemple, les nomades jugent de la valeur d'un objet en fonction de sa légèreté et de son caractère portatif; peut-on dire pour autant que les nomades sont pauvres? A en croire un témoin, «posséder peu les soulage de tous les soucis de la vie quotidienne et leur permet de jouir de l'existence».

Le partage

Cependant les chasseurs-cueilleurs ne vivent pas tous dans un milieu paradisiaque, où il n'y a qu'à se baisser pour ramasser fruits et légumes à volonté et où les animaux viennent se jeter dans les bras des chasseurs. Il existe dans ces sociétés des groupes ou des familles qui n'arrivent pas à produire assez pour subvenir à leurs propres besoins, de manière permanente ou contingente. Tout groupe comprend aussi, à un moment ou un autre, des individus trop malades, trop jeunes ou trop vieux pour être producteurs. Sans compter que la récolte ou la chasse peuvent être parfois calamiteuses. ►



© Icône/Mante/Hoa Qui, Paris

Chasse au phoque chez les Inuits du Groenland, dans la région de Jakobshavn.

► C'est alors que le partage des ressources revêt toute son importance.

Mais pourquoi partager? D'aucuns affirment que ce partage joue, chez les peuples dits traditionnels, le même rôle que les assurances dans les sociétés occidentales — que c'est un mécanisme de réduction des risques. En partageant avec les autres un surplus qu'il ou elle ne pourrait de toute façon pas consommer dans l'immédiat, un individu ou une famille s'assurent que d'autres membres du groupe en fassent autant pour eux quand ils en auront besoin. Pourtant, cette explication matérialiste ne satisfait pas pleinement certains observateurs. En effet, elle suppose un mécanisme de

réciprocité égalitaire, chacun rendant à son tour. Or c'est loin d'être le cas, et l'on sait que ceux qui ne donnent jamais sont pourtant rarement exclus du partage. Pourquoi alors les meilleurs chasseurs, dont tout le monde sait qu'ils produisent plus qu'ils ne consomment, continuent-ils à chasser des animaux de grande taille dont la quasi-totalité sera consommée par d'autres que leurs proches? Réponses proposées: pour le prestige et les avantages sociaux qui en découlent, ou encore pour devenir un mari, un gendre, un partenaire ou simplement un voisin convoité...

Chaque été, les Indiens Cris de Chisasibi (Québec, Canada) se rassemblent sur le lieu de leur ancien village. Les repas sont alors préparés en commun et servis à tous.

Le don

Mais au-delà de ces raisons d'intérêt, la générosité des bons chasseurs est sous-tendue par un système de représentations qui ne tolère pas l'individualisme égoïste. Missionnaires et autres voyageurs occidentaux ont souvent mal interprété, dans le passé, des attitudes qui ressemblaient peu à l'économie villageoise dans laquelle eux-mêmes avaient grandi. Constatant qu'Inuits et Bochimans font des fêtes dès que règne l'abondance et qu'il ne leur reste parfois plus rien quand le besoin se fait sentir, ils les ont taxés d'imprévoyance et de goinfretrie. Les festins, pourtant, sont une autre façon de redistribuer à tous les membres de la communauté les biens récoltés par les plus chanceux et de renforcer ainsi le tissu social.

Il existe aussi des règles de partage, comme chez les Inuits Arviliguarmit, où les partenaires qui se partagent le phoque qu'ils vien-



© Marie Roué, Paris

nent de tuer se doivent réciprocity leur vie durant. A chaque part donnée correspond un partenaire permanent, qui prend même le nom du morceau (toujours le même) qu'il reçoit en partage: un tel est «mon épaule», tel autre est «ma tête».

Certains peuples des régions arctiques et subarctiques pensent que les animaux attrapés par le chasseur se sont donnés à lui. Il n'est donc pas étonnant que pour les Indiens Cris du Québec, la générosité du chasseur envers ses partenaires doit répondre à celle des animaux. Sans cette générosité de retour, le cycle serait rompu et les animaux ne se laisseraient plus capturer. De même, quand un festin collectif est donné, il faut tout manger. Cet usage, qui a étonné les premiers observateurs des Algonquins, perdure encore aujourd'hui. Quand tout le village, y compris les gens de passage, est convié à une fête, chaque convive trouve auprès de son assiette un sac en plastique. Invitation à ramasser avec soin ce qu'il ne mange pas tout de suite et à le rapporter chez lui où il le partagera éventuellement avec ceux qui n'ont pas pu venir.

De nombreux peuples du monde, comme les Mbuti de l'ex-Zaïre, les Cris et les Inuits du Canada, les Batck de Malaisie ou les Nayaka du sud de l'Inde, pour ne citer que ceux-là, ne partagent pas la dichotomie occidentale entre nature et culture. Ils conçoivent souvent leurs rap-

Préparatifs d'un repas de fête chez les Danis, ethnies habitant la vallée de la Baliem, en Nouvelle-Guinée occidentale (Irian Jaya). Leur économie repose sur la culture, la collecte en forêt, la pêche et la chasse.



© Charles Lénars, Paris

ports avec les entités naturelles — animaux, végétaux, lieux — dont ils reçoivent des dons comme de véritables relations d'enfants à parents. Aussi tiennent-ils le partage — don de la nature à l'humain, ou de l'humain à son semblable — pour un élément essentiel de leur existence, structurant une représentation du monde que l'on peut qualifier, avec Nurit Bird-David, d'«économie cosmique du partage». ■

Campement bédouin en Irak.



© Charles Lénars, Paris

Afrique: le précaire et le convivial

PAR BABACAR SALL

Certaines sociétés, confrontées à la pénurie, ont développé une éthique de la solidarité.

La frugalité tient dans la vie sociale et économique de certains pays d'Afrique une place centrale, liée à l'habitude qu'ont prise au cours de l'histoire récente leurs populations de considérer la disette comme une donnée fondamentale de la vie. La notion wolof de *doy lu*, qu'on peut traduire par «autosuffisance», en témoigne. La société s'institue ainsi sur la base d'un manque potentiel. C'est pourquoi on privilégie, sur le plan social, les valeurs de partage et de cohésion. Sur le plan économique, la recherche de gain à des fins d'enrichissement personnel est mal vue: accumuler, c'est soustraire au groupe des ressources qu'il pourrait utiliser. D'où une éthique de l'économie et du partage. Boire, manger, dépenser, jouir des plaisirs de la vie doit se faire, comme l'affirme un dicton wolof, sans «rien garder pour soi qui puisse être utile à autrui». Préserver la part de l'autre dans ce que l'on possède évite de tomber dans l'excès.

Chez les populations nomades comme les Peuls du Sahel, la frugalité est une règle de conduite à part entière qui régit tous les domaines de la vie quotidienne, qu'il y ait abondance ou pénurie. L'habitat reste som-

Des écoliers font leurs devoirs à l'ombre d'un arbre à Dakar (Sénégal).



maire, peu encombrant, aux structures végétales faciles à démonter, et l'alimentation de base constituée de produits laitiers. L'eau, en toutes circonstances, est utilisée avec parcimonie.

Un autre dicton wolof: «Demain n'est pas l'hôte d'aujourd'hui, mais on doit lui garder sa part», souligne à quel point l'épargne, rendue nécessaire par une économie vivrière précaire, s'est inscrite dans les mentalités. Une consommation démesurée nuit à l'attribution des parts à venir. Selon une conception très répandue au Sénégal, Dieu ne donne pas, il confie. En contrepartie, les bénéficiaires gèrent avec prudence ce qui leur a été remis en partage et qui ne leur appartient pas.

Ce principe du partage, essentiel dans un contexte de pénuries régulières, régit toute la vie



Un agriculteur dogon arrose chaque matin son champ à la main pendant la saison sèche (Mali).

social: le travail comme les gains, les instants de bonheur comme ceux de malheur. Mais cette sociabilité moderne ne fonctionne que parce qu'elle s'articule à une éthique traditionnelle de solidarité.

L'aide rationnelle

La sécheresse qui a sévi dans les années 70, et la situation de pénurie généralisée qu'elle a provoquée, a contribué à renforcer le poids de la frugalité dans les comportements sociaux et institutionnels. Même les actions de développement se sont appuyées sur des modes d'organisation et de mise en œuvre peu onéreux.

Le cas de Sanankoroba, un village du Mali classiquement cité en exemple de succès en matière de développement économique,

montre comment l'articulation entre les modes d'organisation indigènes et l'outillage technique moderne peut avoir des résultats positifs et durables.

En 1984, les habitants de ce village ont lancé, à travers un accord de jumelage avec le bourg québécois de Sainte-Elisabeth, un projet de développement selon leur idée. C'est-à-dire qu'au lieu de laisser des institutions étrangères prendre les décisions, les gens de Sanankoroba ont préféré activer le système local. Des palabres ont été ouvertes et l'on a consulté d'abord le Conseil des anciens, autorité suprême des clans. C'est ce dernier, après délibération, qui a décidé d'élargir la concertation aux membres d'autres classes d'âge, lesquels ont alors servi de relais auprès des clans, des différentes associations ►

► de femmes, de jeunes ou professionnelles. Le Conseil a ensuite émis un avis et décidé des modalités pratiques du projet.

Le comité de 24 membres ainsi formé présentait deux innovations structurelles majeures: l'introduction de 5 femmes en son sein et la désignation d'un paysan à sa tête — nonobstant la participation de personnes formées à l'occidentale. Cette rupture avec le schéma classique de l'organisation de l'aide au développement révèle une capacité et une volonté d'adaptation aux conditions matérielles locales. En outre, plutôt que de reprendre le nom donné au projet par leurs homologues québécois («Des mains pour demain»), les habitants de Sanankoroba ont préféré une dénomination plus proche de leur vision du monde: «Benkadi», c'est-à-dire «Bonne entente». Benkadi exprime plus l'idée d'unité, de cohésion sociale comme finalité du projet que sa dimension transformatrice et prévisionnelle soulignée par le nom canadien.

Il y avait ainsi deux conceptions du projet:

l'une, occidentale, qui témoignait d'une volonté d'agir sur le futur par la maîtrise technique de l'espace-temps et de ce qui s'y déroule, fondée sur la croyance que les problèmes agricoles sont essentiellement d'ordre technique et peuvent être résolus de même; l'autre, africaine, qui n'intégrait pas de façon systématique la notion de programme, car l'avenir y est considéré comme relevant du domaine de Dieu, d'où une certaine prudence dans l'opposition de la puissance technique à la puissance divine.

Cette différence de rationalité n'empêche pas les synergies. L'essentiel, pour les habitants de Sanankoroba, c'était d'articuler de manière productive leurs propres valeurs avec les apports étrangers. Ce qu'ils sont très bien parvenus à faire, puisque le projet a contribué à une meilleure intégration de certaines catégories sociales généralement dépendantes (jeunes, femmes, assujettis) et enrayé l'exode vers Bamako, la capitale, entraînant même un afflux de populations vers le village à cause de ses champs irrigués et de ses vergers productifs.

Technicien (à droite) et villageois dans une rizière de l'île de Morfil, collaborent à un projet de développement (Sénégal).



Réunion d'un établissement de microcrédit, ou banque des pauvres, dans un village de Gambie.



© Sean Sprague/Panos Pictures, Londres

Un autre exemple, concernant l'enseignement, montre qu'en matière de consommation des savoirs comme en d'autres, les choix doivent être judicieux et adaptés aux besoins immédiats.

Les écoles de rue

Au Sénégal, la déscolarisation, qui touchait essentiellement les zones rurales, s'est étendue aux zones urbaines: près de 40% des enfants en âge d'être scolarisés ne le sont pas. Le système d'alternance mis en place par l'Etat pour y remédier dans les écoles élémentaires des quartiers populaires (une demi-journée de cours par jour, certains élèves venant le matin, les autres l'après-midi) s'est révélé insuffisant.

C'est dans ce contexte que sont nées, notamment à Dakar, les écoles dites «de rue». Celles-ci reposent sur une infrastructure légère: une classe improvisée en pleine rue, dans la cour d'une maison, avec des bancs en bois faciles à installer. L'afflux des élèves témoigne de leur succès auprès des populations de quartier, d'autant que la participation financière demandée aux parents est modique. Les sujets abordés sont, entre autres, les droits de l'homme, le théâtre, l'arabe et l'éducation à l'environnement. Mais l'une des différences essentielles avec le système public est que cet enseignement est diffusé de préférence dans les langues maternelles des enfants plutôt qu'en français.

Autre particularité de cet enseignement: il est en phase avec la demande populaire et cherche à intégrer les enfants, non pas de manière sélective, mais en leur permettant d'acquérir les

connaissances minimales nécessaires à leur insertion dans la société qui les entoure.

Les mêmes impératifs, liés à des situations de manque chronique ou de défaillance des systèmes, se retrouvent sur les plans économiques et financiers. On a vu ainsi se mettre en place des réseaux parallèles de distribution du courrier et même des services bancaires — notamment entre certains pays africains et des pays d'immigration du Nord comme la France — régis par des normes étrangères au capitalisme marchand, telles que la confiance, l'interrelation et la parenté. Les «banques des pauvres» sont un autre exemple d'adaptation d'un système typiquement capitaliste et «consommateur» à des conditions locales exigeant une attitude de consommation modérée et raisonnée¹.

Toutes ces initiatives, réalisées dans des conditions de manque, de pénurie, parfois de suffisance, mais jamais d'abondance, montrent que même démunies, les populations arrivent à construire des projets de vie collectifs avec les moyens du bord. Ainsi, l'articulation entre frugalité, économie et société peut déboucher sur une nouvelle éthique du travail et servir d'exemple au reste du monde au moment où l'on assiste à une dégradation croissante du lien social et de l'environnement. Mais la balle est, peut-être, dans le camp des économies d'abondance... ■

1. Voir, à ce sujet, notre numéro de janvier 1997: *Microfinance et pauvreté, Inclure les exclus*, NDLR

Le retour de la bicyclette

PAR BENOÎT LAMBERT



© Roger Viollet, Paris Bibliothèque nationale

Un moyen de transport propre en plein essor...

Le statut quasi régalien du véhicule à moteur, trop bruyant, trop volumineux, trop énergivore, longtemps symbole de réussite économique pour les Etats et de réussite sociale pour les individus, est aujourd'hui remis en question. Depuis la Conférence de Rio (1992) et les cris d'alarme lancés par la communauté scientifique sur les dangers qui menacent la stabilité de l'écosystème terrestre, les politiques de transport, et de l'automobile au premier chef, sont critiquées de toutes parts.

Profitant de l'occasion, la bicyclette lance une offensive. Cinquante fois moins lourde que la voiture, la petite reine a des atouts: non polluante, peu encombrante, silencieuse, rapide, vivifiante, elle favorise la bonne santé. A l'ère du changement climatique, le nombre de voitures sur notre planète atteindra le milliard d'unités d'ici vingt-cinq ans et peut-être même avant. Une certaine frugalité dans la mobilité de chacun apparaît dès lors comme une mesure de précaution nécessaire pour préserver l'environnement. Un nombre croissant de citoyens, en effet, veulent vivre dans des villes moins polluées et plus conviviales. La bicyclette, surtout lorsqu'on l'envisage en complément des transports publics, semble répondre à cette nouvelle aspiration: la reconquête des rues et des espaces publics colonisés par l'automobile.

En mars 1994, l'Union européenne créait à Amsterdam le «Réseau des villes sans voitures»,

auquel adhèrent aujourd'hui 60 villes: Aoste, Athènes, Barcelone, Brême, Grenade, Groningue, Lisbonne, Nantes, Reykjavik, Strasbourg... Objectifs principaux: promouvoir des politiques de développement durable, encourager une réduction progressive de l'utilisation des voitures privées en ville, créer une plate-forme internationale pour l'échange d'expériences en ce domaine.

C'est à Copenhague que le projet a le mieux abouti à ce jour. La bicyclette y est considérée comme un mode de transport à part entière. Elle représente 33% des déplacements effectués dans la capitale danoise, soit une part égale à celles des transports publics et des transports motorisés individuels. Certes, la topographie du lieu s'y prête — soulignons cependant que le climat, le vent en particulier, est un obstacle important qui ne décourage pourtant pas ses habitants. Une des raisons du succès de la bicyclette est l'existence d'un réseau quasi ininterrompu de pistes cyclables le long des rues et des principaux axes de circulation. Depuis 1962, la politique de stationnement consiste à réduire les places disponibles aux automobiles, souvent pour laisser passer les pistes cyclables. Résultat: la circulation automobile y a diminué de 10% depuis 1970.

La bicyclette est une petite machine commune à une très grande partie de l'humanité: on la retrouve au Nord comme au Sud, indifférente aux différences d'âge, de sexe ou de

Ci-dessus, *Une nouvelle forme de tête-à-tête ou Comment faire sa cour tout en se livrant à son passe-temps favori.*
Gravure anglaise de 1819.

moyens. Plutôt discrète, elle a pourtant contribué à façonner le monde moderne. En Occident, au tournant du 20^e siècle, les ouvriers l'utilisent pour se rendre au travail. Elle contribue ainsi à l'essor de l'industrialisation, dont elle est elle-même un produit important, et à la prospérité économique des pays.

Un rôle universel

Par ailleurs, la bicyclette fait souffler un vent de liberté sur les comportements. Elle est à l'origine du week-end à la campagne, puis, avec l'apparition des auberges de jeunesse au début des années 30, d'une forme de tourisme bon marché: le cyclotourisme. La femme à vélo devient un symbole de liberté — dont on mesure le poids lorsque l'on se souvient que les étudiants de Cambridge, protestant en 1897 contre l'admission des femmes au baccalauréat, affichent l'effigie d'une femme sur sa bicyclette...

Dans les pays en développement, la place du véhicule non motorisé est très importante: déplacement accéléré de médecins au Nicaragua en période de guerre; transport de produits alimentaires entre les trois marchés de Riobamba en Equateur, de marchandises lourdes sur des tricycles à Hanoï au Viet Nam; alimentation en pain frais de 22 000 points de vente à Bogotá (Colombie) par 800 tricycles...

Cyclistes à Copenhague (Danemark).



© Mark Edwards/Still Pictures, Londres

Toujours à Bogotá, 100 kilomètres de rues sont fermés à la circulation automobile tous les dimanches et réservés à l'usage récréatif du vélo: ce sont les *ciclovías dominicales de Bogotá*, des manifestations auxquelles participent des centaines de milliers de personnes. En Chine, où l'on trouve plus de 400 millions de vélos — presque autant qu'il y a d'automobiles dans le

Cycliste sur un vélo aux roues et au pédalier en forme de fleurs. Bas-relief du temple de Pura Maduwe Karang, à Bali.



© Chris Cuddey/Still Pictures, Londres

- ▶ monde! —, plus de 80% des déplacements individuels se font par ce moyen de transport.

En milieu urbain, sur de nombreux points, la bicyclette se compare très favorablement aux autres modes de transport.

130 joules au kilomètre

Efficacité: grâce au mécanisme du pédalier, au roulement à billes, au pneu à chambre à air, la petite reine est aujourd'hui le moyen de transport offrant le meilleur rapport énergie investie-kilomètres parcourus. A une vitesse moyenne de 17 km/h, seulement 130 joules d'énergie métabolique sont nécessaires au cycliste pour parcourir un kilomètre, contre 480 joules pour le piéton.

Ressources: selon Marcia Lowe, de l'Institut Worldwatch à Washington, cent fois moins de matière première et d'énergie serait nécessaire pour la fabrication d'une bicyclette que pour celle d'une automobile.

Santé: une étude de la British Medical Association publiée en 1992 souligne que faire du vélo est une des façons les plus simples et les plus efficaces de se mettre en forme.

Finances: la réalisation d'une piste cyclable en Grande-Bretagne est de 67 à 230 fois moins onéreuse, au mile, que la construction d'une route, et un vélo, même cher, sera toujours infiniment plus abordable qu'une automobile.

Pour une cyclothérapie planétaire

Certains observateurs sont catégoriques: le développement durable n'est pas envisageable sans une mobilité multimodale combinant transports publics et deux-roues. Ironiquement, alors que les pays industrialisés commencent à reconnaître les vertus du vélo et à lui redonner toute l'attention qu'il mérite, cer-

Frugalité et haute technologie sont-elles cyclo-compatibles?



La bicyclette peut aujourd'hui intégrer diverses techniques de pointe susceptibles de révolutionner son usage. Une

entreprise japonaise a mis sur le marché en 1994 un vélo doté d'un petit moteur électrique et de deux détecteurs. Ces derniers servent à calculer la puissance de propulsion dégagée par le cycliste et sa vitesse. Un micro-ordinateur intégré calcule la puissance supplémentaire à fournir au pédalier pour maximiser la performance du cycliste. Ainsi, un appoint de puissance est apporté en côte, au démarrage ou lorsque le cycliste fait face au vent — obstacles qui en rebutent plus d'un à l'instant de monter sur un vélo.

Le développement, par le Néerlandais Alan Lentz, d'une remorque à propulsion solaire est une autre innovation intéressante. Le prototype a remporté le premier prix du Dutch Solar Bike Design Competition en 1993, un concours récompensant les meilleures propositions d'utilisation combinée de l'énergie solaire et du vélo. Un panneau solaire, relié à une batterie, est intégré dans le couvercle de la remorque et alimente un petit moteur électrique qui fait tourner l'essieu. L'énergie est suffisante pour propulser la remorque, son contenu et peut même pousser le vélo. Pour les amateurs de camping, la batterie fournit de l'énergie pour l'éclairage, la radio, le rasoir ou tout autre appareil électrique.

Outre le développement impressionnant d'accessoires toujours plus pratiques, il faut savoir que le record de l'heure sur vélo dit «couché» ou «horizontal» — le cycliste s'y trouve en fait en position allongée, les pieds devant et le dos calé —, est supérieur à celui sur vélo conventionnel: 77 kilomètres en une heure contre seulement 55. Inventé au début du siècle et utilisé avec succès pour établir des records de vitesse, le vélo horizontal est banni des compétitions internationales en 1934. Motif? Précisément ses performances, qui permirent à des coureurs de moindre catégorie de devancer tous leurs concurrents sur vélos conventionnels! Heureusement, des associations pour la promotion des véhicules à propulsion humaine font revivre, aux Etats-Unis et en Europe, depuis les années 70, le vélo horizontal. L'appui dorsal que procure le siège augmente la puissance de propulsion et rend ce vélo beaucoup plus confortable.

B.L. ■

En Chine, les cyclistes se comptent par millions. Ci-dessous, dans les rues de Beijing.



tains pays en développement cherchent à les faire disparaître de leurs rues, croyant voir en son remplacement par des engins motorisés la marque de leur modernisation.

Mais qu'est-ce que la modernité en cette fin de siècle? Ne faut-il pas défendre l'idée d'une cyclomodernité, d'une cyclothérapie planétaire? Vers l'année 2005, estime-t-on, plus de la moitié de la population mondiale sera concentrée dans les villes. D'ici à l'an 2025, le nombre des citadins devrait doubler et atteindre le chiffre de 5 milliards. Parallèlement, la prolifération des automobiles dans le monde a fait du «phénomène automobile» un véritable prolongement du «phénomène humain» — pour utiliser l'expression de Pierre Teilhard de Chardin. Dans ce contexte, la petite reine devient le symbole d'une vie frugale adaptée aux limites de notre biosphère et répond aux nouvelles aspirations «moins motorisées» d'un nombre croissant de citadins.

DOSSIER

Les jeunes et le recyclage

En 1994, la Division de la Jeunesse et des activités sportives de l'UNESCO a lancé une vaste enquête sur les jeunes, le recyclage des déchets et le développement auprès de 120 organisations de jeunes de moins de 25 ans du monde entier. Ses résultats ont contredit l'idée très répandue selon laquelle les jeunes qui ont grandi dans un monde de publicité et de produits toujours nouveaux sont pris au piège d'une culture de consommation. Ils ont prouvé qu'au contraire nombreux sont ceux qui, dans les pays industrialisés comme dans les pays en développement, prennent un part active à toutes sortes d'activités de recyclage originales et inventives. Ces groupes de jeunes visent plusieurs objectifs: la réduction des déchets, l'éducation à l'environnement, la révision des vieux schémas de développement, la création d'emplois pour les jeunes et les personnes défavorisées, la coopération internationale. Ils ont tous un point commun: trouver un usage à tout ce que la société moderne appelle «déchets».

De ce constat est né un Programme UNESCO: Le recyclage par les jeunes pour le développement. Son premier Forum mondial s'est tenu à Nagoya (Japon) du 7 au 12 mars 1996. Des jeunes venus de 14 pays y ont échangé idées et expériences. Un certain nombre d'initiatives pratiques y ont été présentées, comme celle de ce groupe de Papouasie-Nouvelle-Guinée, Iumi Tugetha (Toi et moi



© Centre international de Nagoya, Nagoya

Au Burkina Faso, pièces de bicyclettes en provenance de la France.

Au cours d'un voyage sur le terrain, des participants du Forum mondial de recyclage par les jeunes pour le développement (1996, Nagoya, Japon) polissent des outils rouillés dans un atelier de récupération où travaillent des jeunes, à Asahicho, dans la préfecture de Aichi.

ensemble), qui récupère les déchets métalliques non ferreux et les transforme pour l'exportation, ou celle du Centre de production d'outils de Pakwach, en Ouganda, qui emploie des jeunes à la fabrication d'outils simples à partir de métaux de récupération.

D'autres projets, non moins remarquables, reposent, eux, sur une coopération Nord-Sud. Un groupe français a ainsi lancé l'opération «Des bicyclettes pour l'Afrique»: récupérer en France les vélos mis au rebut et les expédier à un groupe associé, au Burkina Faso, qui se charge de les remettre en état et de les revendre à un prix modique. En Allemagne, l'Association pour la promotion de la formation et de l'emploi (GAB) collecte toutes sortes d'appareils, électroménagers et autres, et les rénove avant de les expédier en Europe de l'Est ou en Afrique. Quant à l'entreprise philippino-canadienne «La course contre les déchets», pour sensibiliser les écoles aux problèmes de l'environnement, elle organise un concours de fabrication de jouets à partir de matériaux de récupération.

La Déclaration de Nagoya, «Sus aux déchets!», signée à l'issue du Forum par l'ensemble des participants, reconnaît officiellement la valeur des initiatives de recyclage prises par ces jeunes du monde entier et identifie quelques-uns des obstacles auxquels ils se sont heurtés. Elle insiste sur le fait que le recyclage n'est pas une fin en soi, mais un instrument au service du développement durable. Elle appelle les éducateurs, organisations non gouvernementales, médias, artistes, associations de consommateurs, entreprises privées, gouvernements et agences des Nations Unies à encourager le recyclage en paroles et en actes.

Ce Forum a eu diverses retombées positives. Le réseau international de groupes de jeunes recycleurs s'est étendu; les médias ont fait découvrir leurs activités; le Rapport final a connu une large diffusion; une lettre trimestrielle d'information (YARN — Youth and Recycling Newsletter), qui sert de tribune et de bulletin de liaison entre les différents groupes de ce réseau informel, a vu le jour. Non seulement le courant a passé entre de nombreux participants, mais de nouveaux groupes ont pris forme. Nombre de nouveaux partenaires ont reçu des conteneurs bourrés d'outils, de machines à coudre ou de bicyclettes.

La fondation japonaise pour la paix Niwano a attribué une bourse à un projet qui s'attache à replacer les activités des jeunes recycleurs dans un cadre éthique et historique. Un cédérom, destiné à un public de jeunes écoliers, présentera bientôt les opérations de recyclage les plus originales.

Il faut insister sur un point important. Ces initiatives ►



© Centre international de Nagoya, Nagoya

- ▶ internationales de recyclage offrent des possibilités de formation et d'emploi aux jeunes qui sont tenus à l'écart du circuit économique, et proposent, au nom du développement durable, une solution de remplacement au «jetez-après-usage» de la société de consommation. Par là, elles sont d'un apport décisif tant aux jeunes des pays industrialisés qu'à ceux des pays en développement.

Les jeunes recycleurs se retrouveront en 1998, au Brésil cette fois, pour un second Forum, organisé autour du programme suivant:

- dresser un bilan des actions et progrès accomplis depuis le premier Forum;
- présenter les résultats du projet de recherche sur les implications éthiques du recyclage et en débattre;
- élargir le réseau de groupes de jeunes recycleurs;
- inciter d'autres secteurs (médias, entreprises privées) à s'engager dans le projet global de recyclage;
- sensibiliser à la nécessité impérieuse d'un développement durable et donner de nouveaux champs d'action aux relations Nord-Sud.

Cette rencontre sera organisée en collaboration étroite avec les institutions et organismes brésiliens: ministère de l'Environnement, municipalités, organisations non gouvernementales, universités. Des groupes de travail y proposeront des solutions concrètes à un certain nombre de problèmes spécifiques. Le public pourra y voir une exposition d'objets recyclés et sera invité à participer à des réunions d'information et à des débats où s'exprimeront, comme c'était déjà le cas à Nagoya, les acteurs locaux.

Enfin, ce Forum ayant lieu au Brésil, on ne pourra éviter d'envisager la place du programme «Le recyclage par les jeunes pour le développement» en regard de l'Agenda 21, tel qu'il a été défini lors de la Conférence mondiale des Nations Unies sur l'environnement tenue à Rio de Janeiro en 1992. ■

Miki Nozawa

Jouets fabriqués à partir de matériaux de récupération. Ci-contre, une bicyclette miniature (Mozambique). Ci-dessous, un cyclo-pousse et un vélo de course (Viet Nam).



Unesco/Nadège Brenet

Unesco/Nadège Brenet

POUR PLUS AMPLE INFORMATION:

Division de la jeunesse et des activités sportives

UNESCO, 1, rue Miollis

75732 Paris Cedex 15, France

Téléphone: (33) 01 45 68 38 57

Télécopieur: (33) 01 45 68 57 25

Mél.: m.nozawa@unesco.org

Internet: <http://www.unesco.org/youth>

PUBLICATIONS GRATUITES:

▶ Y.A.R.N. (Youth and Recycling Newsletter), en français

▶ Rapport final du Forum mondial de recyclage par les jeunes pour le développement, Nagoya, 1996

▶ Les jeunes au recyclage! Quand les déchets mènent au développement par

Glyn Roberts, 1994

Le Projet 2000+ et le recyclage

Les activités de récupération et de recyclage sont devenues, depuis 1996, l'un des axes du «Projet 2000 +: l'alphabétisation scientifique et technique pour tous», élaboré par la Section de l'enseignement des sciences et de la technologie de l'UNESCO. Plusieurs projets expérimentaux ont vu le jour dans un grand nombre de pays. Avec un double objectif: d'une part, aider à développer les connaissances et compétences scientifiques et techniques; de l'autre, sensibiliser encore davantage les élèves de l'enseignement secondaire aux problèmes de l'environnement.

Ce sont les Clubs de science et de technologie créés dans les écoles qui mènent ces activités. Elles permettent aux élèves d'agir directement sur l'environnement, d'approfondir leurs compétences scientifiques et techniques ou de mettre en pratique celles qu'ils ont déjà acquises. Mais aussi d'organiser à l'école, une ou deux fois par an, des ventes d'objets récupérés et réparés par leurs soins que la population locale peut acheter à bas prix.

POUR EN SAVOIR PLUS

S'adresser à M. Orlando Hall Rose

Section de l'enseignement des sciences et de la technologie

Secteur de l'éducation

UNESCO, 7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, France

Téléphone: (33) 01 45 68 56 26

Télécopieur: (33) 01 45 68 08 16

Mél.: c.thiounn@unesco.org

La règle des "R" (récupérer, recycler, réutiliser, réparer...)

Récupérer plastique, métal, verre et papier pour qu'ils servent de matière première.

Réutiliser ou recycler les vieux vêtements.

Les médicaments non utilisés peuvent servir dans d'autres endroits où les ressources manquent.

Refuser les emballages inutiles dans les magasins. Se servir de sacs en tissu ou de paniers et réutiliser les sacs en plastique.

Utiliser des produits de seconde main ou bien recyclés. Vérifier la qualité écologique des produits recyclés.

Chaque fois que cela est possible, utiliser des produits rechargeables. Se passer des produits jetables.

Composter les déchets alimentaires.

On obtiendra un fertilisant efficace pour les cultures comme pour le jardin.

LA DÉCLARATION DE NAGOYA

adoptée lors du Forum mondial de recyclage par les jeunes pour le développement (1996)

(Extraits)

Des jeunes du monde entier prennent des initiatives pour recycler aux niveaux local, national et international. Lancées dans les pays développés comme dans les pays en développement, elles associent ces pays dans des formes originales de partenariat.

Ces initiatives:

- sont réellement utiles, productives et intéressent directement les populations et l'environnement;
- ont des retombées économiques immédiates en créant des emplois, en augmentant les revenus des jeunes en particulier, en étant génératrices de produits et de ressources utiles;

- mobilisent des jeunes aux dons divers, enseignent et développent les capacités techniques et sociales, améliorant ainsi la convivialité et l'intégration des jeunes à la communauté;

- favorisent la création d'associations de coopération internationale pour la justice sociale, l'équité et le développement;

- naissent des systèmes de connaissance indigènes ou parfois font revivre ceux-ci; orientent les jeunes vers des pratiques et des modes de vie favorables à un développement durable.

(...)

Pour devenir global et efficace, le recyclage devrait:

- être économiquement viable, en améliorant le niveau de vie économique de ceux qui y prennent part, en offrant la possibilité

de développer la production locale et domestique et en réduisant les importations;

- promouvoir la justice sociale en s'attaquant aux disparités entre pays développés et pays en développement;

- faire naître des modes de vie qui valorisent la gestion, la communauté et la responsabilité;

- utiliser une technologie sûre et adéquate, encourager l'innovation;

- faire participer les groupes défavorisés et marginalisés à tous les stades du recyclage, et mettre ainsi en lumière les diverses sensibilités qui guident le comportement selon le sexe, le groupe d'âge et la culture. (...)

Nous, participants de ce Forum, nous nous engageons à:

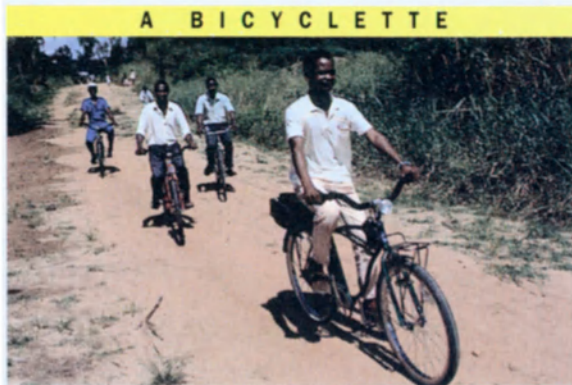
- renforcer nos institutions et nos efforts de recyclage pour le développement durable en vue d'atteindre l'autosuffisance;

- continuer à échanger et à coopérer les uns avec les autres, partager les technologies, les modèles et les informations, lancer de nouvelles formes de collaboration incluant pays développés et pays en développement;

- élaborer, faire nôtre et répandre un code éthique sur le recyclage pour le développement durable;

- faire le lien avec d'autres secteurs engagés dans la recherche et le développement;

- accomplir tout cela dans un esprit d'entraide «Toi et moi ensemble» (nom d'un programme de recyclage pour les jeunes en Papouasie-Nouvelle-Guinée).



© Carlos Quanta/Reportage/Still Pictures, Londres

Au Mozambique, des ouvriers agricoles et des auxiliaires médicaux circulent sur des bicyclettes tout terrain.

Des bicyclettes pour l'Afrique

Au Burkina Faso, la bicyclette, surnommée le «cheval de fer», est un moyen de transport important. Ces dernières années, le prix d'une bicyclette neuve a augmenté de 500%; son coût équivaut maintenant au revenu annuel d'une famille rurale.

En France, les bicyclettes mises au rebut se comptent par milliers. Dans la seule région de Chambéry (jumelée avec la ville burkinabé de Ouahigouya), on se débarrasse de 1 000 bicyclettes par an. Les jeunes de Chambéry ont commencé à collecter ces bicyclettes dans les décharges, auprès des détaillants et des postes de police de la ville pour les envoyer à Ouahigouya. La population locale peut les acheter pour un prix trois fois inférieur à celui d'une bicyclette neuve.

Au Burkina Faso, on démonte, répare et remonte les bicyclettes collectées. Ce travail de remise en état est effectué par des personnes handicapées physiquement, des chômeurs et des citoyens marginalisés. Ce programme a ainsi créé des emplois pour ces personnes et favorisé leur indépendance. Plus de 3 000 bicyclettes ont été collectées ces deux dernières années.

Prochains objectifs: améliorer le tri des bicyclettes en France, accroître les qualifications des travailleurs africains et obtenir des pièces détachées à prix réduit.

POUR EN SAVOIR PLUS

M. Nicolas Mercat

180, Chemin des Ballons, 73370 Le Bourget, France

Téléphone: (33) 04 79 25 39 29

Télécopieur: (33) 04 79 69 05 57

M. Moussa Bologo

ECLA BP 362, Ouahigouya

Burkina Faso, Afrique de l'Ouest

Téléphone-télécopieur: 226 550 740

Recycler et distribuer gratuitement les bicyclettes abandonnées

Au Japon, le nombre de bicyclettes laissées à l'abandon est considérable. Les autorités régionales parviennent très difficilement à surmonter ce problème.

Un projet de distribuer gratuitement ces bicyclettes à des pays qui en ont besoin a vu le jour. Il est l'œuvre de deux organismes: le MCCOBA (Comité de liaison intermunicipal pour la fourniture de bicyclettes à l'étranger) et le JOICFP (Organisation japonaise pour la coopération internationale en matière de planification familiale). Le premier, qui regroupe une quinzaine de municipalités, se charge de fournir les bicyclettes; le second est responsable de leur réception dans les pays bénéficiaires.

Une fois collectées par le MCCOBA, les bicyclettes sont soit recyclées, soit vendues sur place, soit distribuées gratuitement hors de l'archipel. A l'heure actuelle près de 18 000 bicyclettes ont été ainsi exportées dans 41 pays grâce à des projets du JOICFP et d'autres. Les frais de transport maritime incombent aux municipalités d'origine.

Le JOICFP, qui mène diverses activités en faveur des communautés villageoises dans les pays en développement, est le coordonnateur du projet. Dans les villages, il donne les bicyclettes aux personnes qu'il a formées à la planification familiale et à l'aide médicale. Elles leur servent à faire des tournées jusque dans des endroits reculés aussi bien qu'à transporter des aliments. En République-Unie de Tanzanie, on les appelle les «roues de la vie». En prévision de la saison des pluies, on fournit, avec chaque bicyclette, un parapluie, un sac à dos et une paire de bottes.

L'eau, l'énergie, le papier et le verre

Dans les pays industrialisés, chaque personne utilise en moyenne deux fois plus d'eau qu'un habitant du monde en développement et près de 10 fois plus d'eau qu'un habitant d'Afrique subsaharienne.

L'Américain ou le Canadien moyen utilise environ deux fois plus d'énergie commerciale que l'habitant du Royaume-Uni, de la France ou de l'Allemagne, 10 fois plus que le Jordanien, 50 fois plus que le Guatémaltèque, 100 fois plus que le Vietnamiens et 500 fois plus que l'habitant du Tchad ou du Burkina Faso.

Une personne née en Finlande utilise 27 fois plus de papier pour imprimer et écrire que l'habitant moyen du monde en développement.

Les pays nordiques recyclent deux tiers de leurs bouteilles et bocaux en verre; les Américains du Nord en recyclent environ un quart.



la chronique de

Federico Mayor

Le partage, une éthique du futur

Faisons un effort de mémoire. Quel visage offrait la planète en 1945? Au Nord, des ruines, l'année zéro, un climat sombre d'après-guerre. Au Sud, la domination coloniale, déjà la révolte pour l'émancipation, une atmosphère bien souvent d'avant-guerre. C'est à cette civilisation des armes que les fondateurs de l'UNESCO ont décidé d'opposer les armes de la civilisation. Une idée simple mais lumineuse les éclairait: édifier la paix dans l'esprit des hommes par l'éducation, la science, la culture et la libre circulation des idées, c'est-à-dire la communication.

Pour reprendre le mot prophétique de Paul Valéry, ils entendaient bâtir, à côté d'une société des Nations, une société des esprits. Mais ils liaient strictement cette fonction de forum international aux buts éthiques que s'assignait la communauté mondiale: la paix, la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité et sa prospérité commune, la liberté et la justice.

Institution intellectuelle du système des Nations Unies, l'UNESCO est investie depuis sa création d'une mission éthique. A ce titre, l'Organisation se doit de dénoncer le scandale, d'où qu'il vienne, où qu'il éclate, quelque forme qu'il prenne. L'UNESCO doit avoir le courage d'élever la voix et d'agir. Elle doit avoir à cœur de ne pas tolérer l'intolérable. Cette mission me paraît aujourd'hui plus actuelle, plus urgente que jamais. L'UNESCO peut et doit agir sur le monde — par la force des idées et surtout par la vertu de l'exemple.

Dans à peine trois ans, le monde entrera dans le troisième millénaire. Il nous faut penser, dès à présent, l'UNESCO du futur, parce que le 21^e siècle frappe déjà à la porte de l'Organisation. L'UNESCO va devenir une organisation de plus en plus prospective, car l'Internet, la protection du génome humain, l'essor croissant des «cultures hybrides», pour employer le mot de Néstor Garéa Canclini, l'irruption

des «cultures virtuelles», l'éducation des adultes tout au long de la vie, la révolution de l'efficacité écologique et énergétique, c'est déjà le 21^e siècle!

Le développement est aujourd'hui en danger. A notre porte frappent la pauvreté, l'endettement, l'exclusion, la discrimination, la dégradation continue de l'environnement, l'exploitation, la persécution et la marginalisation des populations — surtout indigènes —, le scandale de la famine, l'analphabétisme, l'intolérance, la violence, la guerre, l'instabilité sociale et même, au-delà de l'apartheid racial, une menace d'apartheid social et urbain, qui tend peu à peu à saper les bases de la démocratie. Héritage négatif, legs empoisonné que nous ne devons en aucun cas transmettre à nos successeurs.

Pouvons-nous accepter que, dans les pays les moins avancés, près d'un tiers des habitants n'atteignent pas l'âge de 40 ans, ou que 20% des habitants de la planète se partagent 1,1% du revenu mondial? «Il n'y a pas de développement économique satisfaisant sans un développement social parallèle», a récemment déclaré James Wolfensohn, le président de la Banque mondiale.

La réponse au défi de la pauvreté passe par le partage, qui se situe pour moi au cœur de la mission de l'UNESCO. Le devoir de partage n'est qu'un avatar du devoir de solidarité, cette «solidarité intellectuelle et morale de l'humanité» qui, seule, peut servir de base à une paix véritable et durable.

Or, ce partage doit s'exercer non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Notre devoir est de penser aux générations futures. Que voulons-nous transmettre à nos enfants? L'espoir d'un avenir meilleur, ou la pauvreté chronique? Des chances pour tous, ou la détresse pour un quart, voire un tiers de l'humanité? Un environnement porteur de vie, ou une planète non viable?

L'éthique du futur, c'est la responsabilité cruciale des

générations présentes envers les générations futures. Il nous faut dès à présent en jeter les bases si nous voulons construire, au siècle prochain, la paix nécessaire au développement. Partout l'homme d'aujourd'hui s'arroge des droits sur l'homme de demain et nous commençons à nous apercevoir que nous sommes en train de compromettre l'exercice, par les générations futures, de leurs droits humains dans toute leur plénitude. D'où la création du Comité international de bioéthique de l'UNESCO. D'où la Déclaration sur la protection du génome humain, premier texte universel normatif dans le domaine du vivant. D'où la Déclaration sur la responsabilité des générations présentes envers les générations futures, qui pourrait constituer, je crois, le début d'une véritable prise de conscience internationale débouchant sur des initiatives concrètes.

Mais si les enjeux éthiques de la génétique sont évidents, il n'en va pas de même d'autres aspects du patrimoine commun de l'humanité que nous avons le devoir de préserver et de transmettre: patrimoine scientifique (la connaissance), patrimoine naturel, mais aussi et surtout patrimoine axiologique, c'est-à-dire l'ensemble des valeurs, peu nombreuses au demeurant, qui font, dans toutes les cultures et à travers toutes les époques, la grandeur de l'homme et la force de l'humanisme.

Ces valeurs ont été lentement et douloureusement forgées à force de luttes, de souffrances et de sacrifices. Elles font partie d'un passé commun qui nous enracine et nous permet de nous projeter. Le grand risque que nous courons, c'est d'oublier le passé. En effet, que serait l'éthique sans la mémoire? Ce serait une exigence désincarnée. Que serait-elle sans la possibilité de comparer? Un absolu arbitraire. Ce sont bien les valeurs de l'éthique humaine qui nous ont donné, et nous donneront, la force de trouver l'unité dans la diversité.

Il suffit de peu pour faire beaucoup. Selon le dernier Rapport mondial sur le développement humain de l'Organisation des Nations Unies pour le développement (PNUD), il suffirait pour les pays en développement de réorienter 4% de leurs dépenses militaires «pour réduire de moitié l'analphabétisme des adultes, rendre l'enseignement primaire universel, et donner aux femmes un niveau d'éducation équivalent à celui des hommes». Comme l'a souligné Wally N'Dow, secrétaire général du Sommet mondial sur la ville

(«Habitat 2»), «les ressources existent pour procurer un toit, une eau salubre, et des équipements sanitaires de base, pour un coût inférieur à 100 dollars par personne, à chaque homme, à chaque femme, et à chaque enfant de cette planète». C'est grâce à de tels investissements dans le développement et la sécurité humaine qu'un jour les armes se tairont face aux bulletins de vote et que la force de la raison l'emportera définitivement sur la raison de la force.

«Agissez, les chefs suivront.» Tel est le message que j'ai pu lire un jour sur un autocollant collé sur le pare-choc d'une voiture aux Etats-Unis. Cela m'a rappelé que c'est en unissant nos forces et en créant des synergies que nous changerons le monde. Tel était le message de Martin Luther King, du Mahatma Gandhi, de Mère Thérèse et des pères fondateurs des Nations Unies et de l'UNESCO. C'était le message de tous les directeurs généraux qui m'ont précédé et, j'en suis persuadé, ce sera celui de mon successeur. Remettre l'avenir à plus tard, c'est le compromettre par avance.

La participation de chacun, la responsabilité des citoyens, sont le plus sûr moyen de commencer à bâtir un avenir de vie, fondé sur la confiance et la capacité de l'être humain à se transformer, à se construire lui-même, à favoriser cette évolution permanente, intellectuelle, culturelle, biologique, ce fleuve en mouvement qu'est chacun d'entre nous. Il nous faut désormais reformuler le *cogito* cartésien du citoyen du 21^e siècle et dire: «Je participe, donc je suis.» Si je ne participe

pas, je suis compté dans les statistiques, je suis décompté lors des élections, mais je ne compte pas. C'est pourquoi l'éducation est un enjeu — le seul, le vrai — véritablement démocratique. Comme nous l'a enseigné la Commission internationale sur l'éducation au 21^e siècle présidée par Jacques Delors, l'éducation ce n'est pas seulement apprendre à connaître, apprendre à faire ou apprendre à être, c'est aussi apprendre à vivre ensemble, donc à contruire la Cité — la Cité du futur.

Mais il faut par-dessus tout oser aimer. Le principal déficit aujourd'hui n'est pas un déficit économique, c'est un déficit d'amour. Car l'éducation sans amour, sans le partage, sans la solidarité avec l'Autre, n'est que poussière et lettre morte, rhétorique, discours et abstraction. Comme le dit le proverbe africain: L'amour est la seule chose que le partage agrandit. ■

L'UNESCO se doit de dénoncer le scandale, d'où qu'il vienne, où qu'il éclate, quelque forme qu'il prenne. Elle doit avoir le courage d'élever la voix et d'agir. Elle doit avoir à cœur de ne pas tolérer l'intolérable.

Le mont **ATHOS**

par Ploutarchos Theocharides



Le patrimoine culturel du mont Athos — un ensemble architectural exceptionnel auquel s'ajoute son trésor d'œuvres d'art et de manuscrits — représente plus de dix siècles de création ininterrompue. Le mont Athos est inscrit sur la Liste du patrimoine mondial depuis 1988.

Le relief abrupt de la plus orientale des trois petites péninsules de la Chalcidique, dont la pointe extrême forme le mont Athos (2 033 mètres), se prête difficilement à l'installation de communautés humaines et surtout à toute communication entre elles. Ses côtes ne sont guère abordables, faute de criques abritées, mais il semble pourtant que cinq villes s'y soient développées durant l'Antiquité. Après les ravages et les destructions du haut Moyen Âge, elle n'attira plus que des moines et des anachorètes.

Les débuts du monachisme sur

le mont Athos se perdent dans la légende. Les premières sources historiques, qui remontent au 9^e siècle, font alors état d'une présence religieuse déjà structurée. En ce temps-là, les moines vivaient isolés, en ascètes, dans des abris appelés *kellia*; ils se réunissaient parfois pour former de petites communautés monastiques: les laures, ou *lavras*. Un embryon d'organisation centrale semble avoir aussi existé, peut-être analogue, dans sa forme, à la république communautaire que l'on connaît aujourd'hui. Mais les monastères cénobitiques, ceux où les moines font tout en commun, ne se trouvaient alors que dans les zones habitées des régions environnantes.

La première communauté cénobitique du mont Athos (le monastère de la Grande Lavra) fut fondée par saint Athanassios l'Athonite en 963. D'autres ne tardèrent pas à suivre et, à la fin du siècle, le mont Athos tournait une page de son histoire. On n'y comptait, au milieu du II^e siècle, pas moins de 200 communautés monastiques, mais ce chiffre varia considérablement durant toute la période byzantine, et c'est sous l'occupation turque que le nombre et le type de monastères se stabilisa dans des proportions qui sont à peu près celles que l'on connaît aujourd'hui. Leur nombre passa à 20, qui est le chiffre actuel, avec la fondation du monastère de Stavronikita vers le

L'église principale, ou *catholicon* (à droite), du monastère de Saint-Panteleimon, le monastère russe de l'Athos. Il fut rebâti au début du siècle dernier.





© Yves Cellier/Jobbe/Hoe Qui Paris

Le monastère de Stavronikita, dédié à saint Nicolas et le plus petit du mont Athos. Il fut reconstruit au 16^e siècle par le patriarche de Constantinople, Jérémie 1^{er}.

milien du 16^e siècle. A la même époque, les *kellia*, dont certaines avaient remplacé des communautés défuntes, entrèrent progressivement dans l'orbite des 20 monastères. Enfin, dernières nées, les *sketes*, grandes communautés dépendant également de l'autorité des monastères, virent le jour à partir de la fin du 17^e siècle. Les premières étaient idiorhythmiques (chacun y vivant suivant son propre rythme), les suivantes cénobitiques.

Tout au long de leur histoire, sous l'Empire romain d'Orient puis sous la domination ottomane, les grands monastères ont disposé d'une puissance économique exceptionnelle, ainsi que d'une position privilégiée. Ils tiraient l'essentiel de leurs revenus de l'exploitation de vastes domaines, les *metochia*, des dons qu'ils recevaient du peuple et des souverains, et, plus tard, des longues quêtes entreprises par les moines dans les autres pays orthodoxes, où l'influence du mont Athos a toujours été très grande.

Ces deux facteurs matériel et spirituel eurent d'importantes répercussions sur l'activité de construction sur le mont Athos. Le caractère éclectique de l'architecture athonite traduit à la fois l'ambition des projets et la multiplicité des influences — celle-ci

étant particulièrement visible sur les bâtiments postérieurs au 17^e siècle. De ce mariage d'influences culturelles et architecturales, accentué par des artisans d'horizons divers, sont nés des ensembles organiques qui, à leur tour, ont servi de modèles architectoniques dans d'autres pays orthodoxes. Après la prise de Constantinople (1453) et la dissolution de l'Empire romain d'Orient par la puissance ottomane, le mont Athos, qui était placé sous l'autorité du patriarche de Constantinople, devint l'un des principaux centres de création artistique du monde orthodoxe, et sans doute le premier en matière d'architecture.

Vers la fin du 14^e siècle, le mont Athos connut une période de récession économique, et même de pénurie occasionnelle, qui se prolongea jusqu'à la fin du 15^e siècle, voire, pour certains monastères, jusqu'au début du 16^e siècle. Sa population globale, qui, durant ses deux grandes périodes d'expansion, avait atteint 6 000 âmes au 1^{er} siècle et 4 000 au 14^e siècle, tomba aux environs de 1 500. Le regain d'activité de la fin du 15^e siècle se traduisit notamment par des travaux de réfection et de reconstruction, dans des dimensions plus grandes, d'églises et de

réfectoires. D'importantes fortifications virent le jour et les murs d'enceinte de certains monastères furent étendus.

La fièvre constructive retomba au début du 17^e siècle et le mont Athos entra dans une nouvelle période de léthargie qui dura jusqu'au milieu du siècle suivant. Durant la brusque mais brève renaissance qui courut du milieu du 18^e siècle à la guerre d'Indépendance grecque de 1821, un certain nombre de communautés idiorhythmiques adoptèrent le mode de vie cénobitique. Adjonctions et constructions nouvelles se poursuivirent néanmoins jusqu'à la fin du 19^e siècle, à tel point que l'ensemble du mont Athos porte aujourd'hui clairement l'empreinte architecturale des 18^e et 19^e siècles. Durant la seconde moitié du 19^e siècle, les moines russes affluèrent sur la péninsule, apportant avec eux une conception nouvelle de l'architecture, visible dans leurs constructions. Cet élan bâtisseur, déjà quelque peu essoufflé à l'entrée de ce siècle, fut brisé par le déclenchement de la Première Guerre mondiale, et le mont Athos s'enfonça à nouveau dans une période de sommeil dont il n'a que très récemment commencé d'émerger. ■ ►

LE JARDIN DE LA VIERGE

par Christine Quenon

Selon la légende, après la résurrection du Christ, la Vierge Marie et Jean l'Évangéliste se rendaient à Chypre pour y visiter Lazare lorsqu'ils furent pris dans une violente tempête qui jeta leur navire sur les rives orientales du mont Athos.

Marie, séduite par la beauté du lieu, demanda en prière à son fils de lui accorder la souveraineté de la montagne. Une voix céleste répondit: «Que cet endroit soit à toi, soit ton jardin et ton paradis, et plus encore un havre de paix pour tous ceux qui veulent leur salut.» C'est pourquoi les moines baptisèrent le mont Athos le «Jardin de la Vierge» et les Grecs «Hagios Oros», la «Sainte Montagne».

Au Moyen Âge, une charte édictée par l'empereur de Byzance définit les règles de la vie monastique qui, depuis, n'ont guère changé. La Vierge est la seule présence féminine. Seuls les hommes peuvent vivre dans la Sainte Montagne. Depuis les

Cassolette à encens en argent et en forme d'église (début du 19^e siècle). Sur le côté, représentation de saint Etienne. Eglise du Protaton de Karyès, capitale de la communauté.



années vingt, le mont Athos est une république théocratique qui fait partie de l'Etat hellénique, mais jouit d'une certaine autonomie. Il compte vingt monastères, un nombre arrêté définitivement.

L'ÉGLISE, LE TRÉSOR ET LA BIBLIOTHÈQUE

En général le monastère athonite est entouré d'un mur d'enceinte fortifié. L'église, ou *catholicon*, au centre, est entouré de nombreuses dépendances. C'est souvent une église byzantine médiévale peinte en rouge à l'extérieur et ornée, à l'intérieur, de fresques, d'icônes ou de mosaïques comme au monastère de Vatopédi. Le monastère abrite la plupart du temps un trésor (voir ci-contre, *Les trésors du mont Athos*) que les moines ne montrent d'habitude qu'avec réticence aux visiteurs: reliquaires, icônes, objets de culte, tels le calice en jaspe, argent doré et émaux dit «de Michel Paléologue» (14^e siècle), un chef-d'œuvre de l'orfèvrerie byzantine, qui est conservé à Vatopédi, ou les ornements sacerdotaux de l'empereur Nicéphore II Phocas au monastère de la Grande Lavra, l'un des plus beaux de la péninsule. La bibliothèque, enfin, est souvent riche en manuscrits anciens, dont certains remontent au 4^e siècle; celle de la Grande Lavra contient plus de 2 000 manuscrits et 5 000 volumes.

Pour apprécier toute la beauté de ces monastères qui s'harmonisent avec un paysage admirablement préservé, il faut les découvrir de la mer. Les uns, comme Saint-Grégoire, Vatopédi ou Saint-Pantéléimon, sont situés sur le rivage. D'autres, tels Dionysion, la Grande Lavra, Saint-

Paul, Simonos-Pétrà, sont perchés au sommet d'une colline ou d'un piton rocheux. Chacun constitue une véritable cité, avec son enchevêtrement de toits, de tours, de clochers, de créneaux. A de hautes et monumentales murailles s'accrochent, avec leurs griffes de poutre, de petites bâtisses blanches aux balcons de bois.

UN SANCTUAIRE

Les monastères se répartissent en deux groupes. Dans les monastères cénobitiques, soumis à une règle, tout se fait en communauté: les moines partagent le toit, la prière tout au long du jour et de la nuit, les repas et le travail, et ils ne possèdent pas de biens personnels. Dans les monastères idiorhythmiques, chaque moine vit «à son propre rythme», possède sa propre cellule, n'est astreint à aucun travail en commun et peut jouir librement des revenus dont il dispose. Ils ne partagent que le toit et certains offices.

A côté de ces deux grandes catégories, on trouve d'autres formes de vie religieuse. Les anachorètes sont des ermites qui vivent isolés dans des cellules parfois inaccessibles, ou en groupe de deux ou trois dans des maisons isolées avec une chapelle particulière; les gyrovagues, moines mendiants et vagabonds, choisissent l'errance continue.

La division du temps dans la «Sainte Montagne» n'est pas la même qu'à l'extérieur: les moines athonites suivent le calendrier julien. L'heure est aussi différente: la journée ne commence pas à minuit, mais au coucher du soleil. La cloche du réveil, qui marque le début de la journée de prière et de travail, sonne donc à une heure du matin.

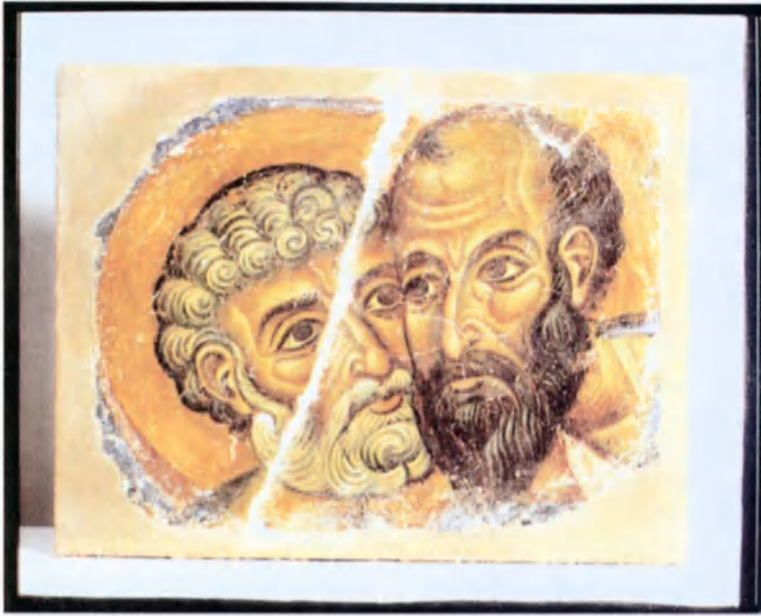
Loin d'être seulement originaires de Grèce, les moines viennent de pays orthodoxes du monde entier. Après une période de décadence, la vie monastique connaît une renaissance et attire aujourd'hui de nouvelles vocations. L'école athonite est aussi ouverte aux jeunes qui ne se destinent pas à une carrière monastique. De grands travaux de réfection sont en cours un peu partout. Les moines et les anachorètes qui vivent dans ce sanctuaire maintiennent vivante la tradition contemplative de l'orthodoxie. ■

L'Annonciation de la Vierge (16^e siècle). Icône sur bois, peinte à la tempera par Théophane, le maître de l'École crétoise. Monastère de Stavronikita.



LES TRÉSORS DU MONT ATHOS

© Communauté sainte du mont Athos/Organisation Thessalonique, Capitale culturelle de l'Europe 1997



Les apôtres Pierre et Paul s'embrassant, symbole de paix œcuménique et d'union des Eglises. Fragments de fresques (fin du 12^e siècle) du monastère de Vatopaidi.

C'est le titre d'une exposition sans précédent qui a dévoilé pour la première fois au public une partie des merveilles de l'art sacré byzantin et post-byzantin qu'abritent les monastères de la «Sainte Montagne». Elle a eu lieu au musée de la Culture byzantine de Thessalonique (21 juin-31 décembre 1997), organisée conjointement par la Communauté sainte du mont Athos et l'Organisation Thessalonique, Capitale culturelle de l'Europe 1997.

Son fil conducteur était la spiritualité qui anime tous les aspects et toutes les manifestations de la vie du mont Athos. Elle était divisée en quatre sections: l'environnement naturel, l'architecture, la vie quotidienne et les ateliers, et, enfin, cœur de l'exposition, les trésors du patrimoine monastique. On pouvait y découvrir un ensemble exceptionnel d'objets d'art sacré et autres pièces (1 500 en tout) choisis parmi ceux accumulés depuis des siècles par la communauté monastique dans le domaine de l'architecture, de la sculpture, mais surtout de la peinture et des arts mineurs: icônes (fixes et portatives), mosaïques, fragments de fresques, ouvrages d'orfèvrerie, reliefs sur pierre et bois sculptés, broderies, céramiques, manuscrits enluminés, chrysobulles (édits des empereurs byzantins), documents d'archives et livres rares. ■

Portrait de Matthieu l'Évangéliste et première page de son évangile. Manuscrit enluminé des quatre évangiles sur parchemin (13^e siècle). Monastère de Dionysiou.

© Communauté sainte du mont Athos/Organisation Thessalonique, Capitale culturelle de l'Europe 1997



Un remarquable catalogue de l'exposition a paru (en grec et en anglais): *Treasures of Mount Athos*, 671 pages, Thessalonique, 1997. Pour plus ample information s'adresser au Musée de la culture byzantine, à Thessalonique (Grèce). Téléphone: (30-31) 87 08 29 et 87 08 30 ou 87 08 31. Télécopieur: (30-31) 87 08 32.

© Communauté sainte du mont Athos/Organisation Thessalonique, Capitale culturelle de l'Europe 1997



La Nativité (17^e siècle). Broderie de satin rouge tendue devant la porte centrale de l'iconostase, cloison qui, dans l'église orientale, sépare la nef du sanctuaire. Monastère de Simonos-Petra.

© Communauté sainte du mont Athos/Organisation Thessalonique, Capitale culturelle de l'Europe 1997



Sainte Catherine en princesse, peinture sur bois (fin 15^e - début 16^e siècle). Monastère de Simonos-Petra.

Les citoyens au secours des villes

PAR FRANCE BEQUETTE

Durant la prochaine décennie, quelque 3,3 milliards de personnes vivront dans les villes. Au Japon, Tokyo compte déjà 27 millions d'habitants; São Paulo, au Brésil, 16,4 millions; Bombay, en Inde, 15 millions. Selon les prévisions de la Banque mondiale jusqu'à 80% de la croissance économique des pays en développement se fera dans les villes et les agglomérations urbaines.

Ce phénomène comporte des aspects à la fois positifs et négatifs. «À chaque étape de son évolution, l'environnement urbain a connu des améliorations spectaculaires. Les transformations ont souvent été lentes mais, progressivement, beau-

Rue de Tokyo (Japon).



© Lars Bahl/2ma/Svil Pictures, Londres

coup de maladies épidémiques ont été circonscrites, l'approvisionnement en eau potable et l'enlèvement des déchets sont devenus la norme, les risques d'incendie ont été maîtrisés, et les normes de confort et d'hygiène ont atteint un niveau record. Jamais la taille ni la population des villes n'auraient pu augmenter autant sans amélioration de l'environnement.» C'est ce que souligne un document étudiant les «Politiques novatrices pour un développement urbain durable» et publié par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE).

Paradoxalement, l'une des causes principales des problèmes de pollution que connaît une ville est sa richesse. Les riches consomment beaucoup plus d'énergie, d'eau, de matériaux de construction, de biens que les pauvres et produisent beaucoup plus de déchets. C'est le cas, par exemple, en Asie du Sud-Est et en Amérique latine, dans les villes en voie d'industrialisation rapide. Seuls les plus riches y bénéficient de la distribution en eau et du ramassage des ordures.

UNE INSALUBRITÉ CROISSANTE

Un autre aspect est souvent tragique. Les plus pauvres, contraints de s'installer dans des bidonvilles à la périphérie des villes, vivent dans des conditions d'insalubrité extrême. Et, faute de ressources suffisantes, l'ensemble de la ville souffre des embouteillages, de la pollution de l'atmosphère et de l'eau. En Afrique, où certains pays connaissent une croissance urbaine qui dépasse 7% par an, les services municipaux ne sont plus en mesure d'assurer leurs



tâches. Jusqu'à 30% des citoyens, estime-t-on, n'y sont pas desservis par un réseau d'eau.

Selon *L'environnement urbain**, dans nombre de grandes villes, une démographie galopante, le sida et des tensions sociales croissantes s'ajoutent à la forte baisse des revenus enregistrée au cours des dernières années. À la périphérie, la population continue d'augmenter rapidement. Des centaines de milliers de personnes n'ont pas accès à l'eau courante et 15% d'entre elles ne bénéficient d'aucun service d'assainissement.

Des associations et des organisations non gouvernementales se mobilisent pour inventer, souvent avec succès, des solutions. À Abidjan, en Côte d'Ivoire, un projet original de collecte des ordures a permis d'évacuer les débris du littoral, mais aussi d'assurer des emplois réguliers aux habitants. On rencontre des initiatives comparables à Nairobi (Kenya), à Accra (Ghana) et à Ndola (Zambie), où les citoyens ont monté des micro-entreprises pour fabri-

* in *Ressources mondiales, Un guide pour l'environnement mondial, 1996-1997*, un rapport du World Resources Institute, du Programme des Nations Unies pour l'environnement, du Programme des Nations Unies pour le développement et de la Banque mondiale. Publication conjointe du Centre de recherches pour le développement international et du Comité 21 (voir «Pour en savoir plus»).



© Mark Edwards/Still Pictures, Londres

Lessive dans l'eau d'une canalisation rompue, à Bombay (Inde).

quer des briques. Ils en tirent des revenus tout en produisant un très bon matériau de construction à bas prix. Autre exemple d'emploi «informel» cité par ce même rapport: les recycleurs de déchets de Hanoï, au Viet Nam. Ils ramassent et nettoient des os de poulet, «qui finissent dans les pharmacies en Italie sous forme de suppléments de calcium vendus à prix fort». Mais ces activités informelles sont nettement moins rémunérées que les emplois «classiques». Dans les treize pays étudiés par le rapport, le revenu moyen des travailleurs de l'économie parallèle était bien en-dessous du seuil officiel de pauvreté.

L'EAU ET L'ENVIRONNEMENT EN CRISE

La disponibilité en eau potable est un problème crucial. La Décennie internationale de l'eau potable et de l'assainissement a permis certains progrès. Mais en 1994, au moins 220 millions de personnes n'étaient toujours pas desservies en eau potable. Il y a souvent un seul robinet pour 500 habitants ou davantage. Dans certaines villes, l'eau ne coule que quelques dizaines de minutes par jour. Les ménages ne parviennent pas à en stocker une quantité suffisante pour leurs besoins personnels parce qu'il faut la transporter sur de trop longues distances et que cela prend beaucoup de temps.

Faute d'un assainissement appro-

prié, les habitants défavorisés boivent de l'eau sale, pêchent dans des ruisseaux pollués et mangent des légumes poussant près des ordures.

Autre problème majeur: l'impact négatif des villes sur l'environnement. Il revêt une triple forme: conversion de territoires ruraux à des fins d'aménagement urbain, extraction et épuisement de ressources naturelles, dépôt de déchets. Le cœur de São Paulo est passé en cinquante ans de 180 km² à plus de 900 km² et sa région métropolitaine atteint la superficie incroyable de 8 000 km²! Les zones productives, terrestres ou autres, où les villes puisent leur nourriture, disparaissent peu à peu.

La pression croissante que subissent, en particulier, les rivages nuit gravement au milieu marin. Or les écosystèmes côtiers abritent actuellement près d'un milliard d'habitants. Les activités de développement menacent la moitié environ des côtes de la planète. A Singapour, par exemple, la demande de terrains est si forte que ce micro-Etat insulaire a ajouté 6 000 hectares à son territoire, gagnés sur la mer, augmentant ainsi sa superficie de 10 % par rapport à ce qu'elle était trente ans plus tôt. Dans la baie de San Francisco, les activités de terrassement de l'estuaire, le plus urbanisé des Etats-Unis, ont réduit son étendue d'un tiers au cours des 150 dernières années.

LES CITADINS PRENNENT L'INITIATIVE

Que faire pour enrayer ces maux? *L'environnement urbain* présente une foule d'exemples d'initiatives

locales prises dans les pays développés comme dans les pays en développement.

A Graz, en Autriche, pour réduire la pollution provoquée par les usines fabriquant voitures, machines, chaussures, et par les brasseries, la ville a eu l'idée d'établir un partenariat avec l'Institut de génie chimique de l'Université de technologies. Les entreprises ont pu ainsi constituer une équipe chargée de rendre leur production moins polluante. En six ans, non seulement le volume des déchets toxiques et solides a diminué de 50%, mais les coûts de production ont baissé, pour certains, de 60 %.

Cajamarca, au Pérou, est l'une des villes les plus pauvres du monde. La mortalité infantile y est considérable. La rivière Kilish, seule source d'eau pour une grande partie de la population, a été gravement polluée. Les autorités provinciales ont su décentraliser leur pouvoir en créant des groupes locaux dans les quartiers de la ville et la campagne environnante. Ces groupes ont fait de l'alimentation en eau une priorité absolue. Ils aménagent également des terrasses sur les pentes des Andes ruinées par l'érosion, constituent des banques de graines, créent des services de santé, un programme d'enlèvement des ordures ménagères et de remise en état des parcs.

A Cali, deuxième ville de Colombie, 350 000 personnes vivaient dans les cabanes insalubres du bidonville d'Aguablanca. Pour les aider à bâtir des logements décents, la Fondation Carvajal y a installé un entrepôt où des matériaux de construction de ▶



Ces femmes fabriquent des briques pour leurs propres besoins ainsi que pour la vente, à Nairobi (Kenya).

© David Dahlen/Panos Pictures, Londres

Une expérience modèle au Brésil



© Charles Lénars, Paris

Une partie gagnée sur la mer de la ville de Singapour.

► bonne qualité sont vendus au prix de gros. L'école d'architecture locale fournit le plan de maisons simples et solides. Le prix des produits alimentaires, trop élevé, a baissé depuis que les épiciers sont formés aux techniques de gestion. Enfin, grâce au travail d'information nutritionnelle et médicale accompli auprès des familles par des bénévoles de la collectivité formés par la fondation, la mortalité infantile a baissé des deux tiers.

A l'origine, les villes offraient à leurs habitants un refuge, un lieu de partage et de culture. Elles devaient, à en croire les philosophes de l'urbanisation au siècle dernier, répondre de manière adéquate et satisfaisante à tous les besoins. Elles étaient la matière même dont se façonnait la civilisation. Ce n'est pas le cas. Aussi, chaque fois que les pouvoirs publics abdiquent devant l'ampleur de la tâche, par manque de volonté politique et de moyens financiers ou autres, ce sont les initiatives personnelles qui ont les meilleures chances de réussite. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

✓ *Ressources mondiales, Un guide pour l'environnement mondial*
1996-1997, *L'environnement urbain*,
Comité 21, 11 bis, rue Portalis
75008 Paris, France
Télécopieur: (33) 1 44 90 88 94.
Mél.: comite21@worldnet.fr
(en français et en anglais)

✓ *Politiques novatrices pour un développement urbain durable, La ville écologique*, OCDE, 1996
(en français et en anglais)

«Pirajá memorial», tel est le nom d'un projet du Centro de educação ambiental São Bartolomeu (Centre d'éducation à l'environnement Saint-Bartholomé) de Salvador (Etat de Bahia). Ce projet répond à un triple impératif: défendre l'identité culturelle, la citoyenneté et l'environnement. Situé au nord-est de la ville, le parc métropolitain de Pirajá, créé en 1978, est une réserve forestière de 1 550 hectares ceinte de bidonvilles surpeuplés, où les conditions de vie sont désastreuses. La malnutrition, la mortalité infantile et la choléra y règnent. Les jeunes y connaissent la violence, le racisme, la drogue et l'échec scolaire.

Ce parc a une grande importance historique et culturelle. Il fut le cadre d'une bataille pour l'indépendance de Bahia. Il abrita ensuite le premier village indien construit par les Jésuites et des *quilombos*, lieux où se rassemblaient les esclaves en fuite. Aujourd'hui, il est en proie à la violence sous toutes ses formes: la faune, d'une extrême diversité, est chassée sans retenue, la flore dévastée, les rivières polluées par les ordures, les incendies fréquents. La contribution du peuple noir à l'histoire et à la culture brésiliennes — Salvador est la plus grande ville noire hors d'Afrique — est occultée. Les lieux de culte afro-brésiliens (*candomblé*) détruits. Le parc, patrimoine vivant, semble oublié du monde.

En 1991, le projet a recruté parmi les habitants de jeunes guides (14-18 ans) qui entrent en contact avec les autres jeunes et servent d'agents de liaison avec les écoles et la collectivité. Il a engagé ensuite 26 enseignants et 700 élèves pour reboiser et restaurer les lieux de culte. En 1995, il a créé une bibliothèque, puis un programme d'éducation à l'environnement proposant des actions concrètes aux élèves, notamment des jardins potagers scolaires. Constatant la qualité du mouvement, l'UNESCO a fait du parc Pirajá une zone expérimentale de la Réserve de biosphère de Mata Atlantica.

En 1996, le projet a publié un journal, monté une pièce de théâtre, des ateliers d'artisanat pour les jeunes, sensibilisé d'autres écoles, mobilisé l'opinion publique et invité les artistes à militer en faveur du parc. Les initiatives sont si nombreuses que nous ne pouvons pas toutes les citer. Le projet travaille actuellement à la création d'un musée de plein air pour mettre en valeur la culture et l'histoire de la région, tout en encourageant la population à mieux respecter la nature. Cet élément fait partie d'une stratégie plus vaste de développement socio-économique de cette région parmi les plus pauvres du monde. Le Fonds des Nations Unies pour l'enfance (UNICEF) et plusieurs organisations non gouvernementales y collaborent déjà. Toute forme d'aide à ce beau projet sera la bienvenue. ■

Projeto Memorial Pirajá

Centro de Educação Ambiental São Bartolomeu
Praça 15 de novembro 17 - Terreiro de Jesus
Salvador/BA 40. 025-010 Brésil
Téléphone et télécopieur: (55) 71 3219903

RACINES, TUBERCULES ET BANANES À CUIRE

Racines, tubercules et bananes à cuire constituent la nourriture de base de plus de 1,5 milliard de personnes dans le monde. Manioc, patate douce, pomme de terre, igname et banane plantain représentent un volume de production annuel de 650 millions de tonnes, dont 70 % dans les pays du Sud. Les enjeux sont si importants qu'on a mis en place un réseau pour la promotion des amyliacés tropicaux (PROAMYL-CIO). Il réunit les compétences de la centaine de chercheurs à temps plein du Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (CIRAD), de l'Institut national français de recherche agronomique (INRA) et de l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM).

PROAMYL-CIO, BP 5035,
34032 Montpellier cedex 1.
Télécopieur: 04 67 61 12 23.
Mém.: proamyl@cirad.fr



© Ron Gilling/Panos Pictures, Londres

mées aux travaux de pépinière. Elles récoltent des graines dans la nature et les sèment. L'an dernier, la production et la vente d'un million d'arbres ont rapporté près de 162 000 dollars. Une partie des arbres sert à reboiser des zones dégradées ou protégées, comme le delta de l'Ebre et les parcs nationaux de la côte méditerranéenne.

ÉLIMINER L'ESSENCE AU PLOMB

La Banque mondiale a publié cette année un rapport sur les dangers de l'essence au plomb en Europe centrale et orientale. Si quelque 18 pays l'ont déjà éliminée, dont le Brésil, la Thaïlande, le Canada et les États-Unis, ce n'est pas le cas dans cette partie du monde. Ainsi à Budapest (Hongrie), 90 % du plomb présent dans l'atmosphère vient des gaz rejetés par les véhicules. Les enfants sont les plus touchés par les troubles neurologiques et les maladies cardiaques dus au plomb. Le rapport propose de taxer plus lourdement l'essence au plomb et d'aider

les raffineries à moderniser leur technologie. La baisse des dépenses de santé doit largement compenser les dépenses engagées.

MYSTÈRE AU NIGER

Les hydrologues de l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM) viennent de constater un phénomène paradoxal. L'Afrique de l'Ouest, notamment le Sahel, enregistre depuis les années 60 une baisse de la pluviométrie. Or la nappe souterraine près de Niamey, capitale du Niger, est en hausse malgré 20 ans de sécheresse grave! Pourquoi? Le couvert végétal s'est modifié: les surfaces cultivées sont passées de 12 à 63 % aux environs de la ville. Le ruissellement de l'eau des pluies se trouve accru par divers facteurs: les surfaces encroûtées par l'irrigation sont peu perméables, les obstacles au ruissellement (brindilles et herbes) diminuent, ainsi que l'activité de la faune du sol (notamment les termites), qui favorisait l'infiltration. La pluie se concentre dans les

bas fonds et s'infiltré dans le sous-sol, gonflant d'autant les réserves d'eau souterraine.

CONTREBANDE DE TUEURS D'OZONE

Voici dix ans, était signé le Protocole de Montréal visant à éliminer les substances appauvrissant la couche d'ozone. Le nombre des pays signataires, depuis, est passé de 24 à 163. Les Occidentaux ont déjà réduit de moitié leurs rejets de ces substances; d'autres pays, comme la Chine et le Brésil, font de gros efforts. Malheureusement, la contrebande des chlorofluorocarbones (CFC) est estimée à 20 000 tonnes par an; des officines peu scrupuleuses en proposent jusque sur Internet. L'ozone stratosphérique devra attendre au moins 2050 pour se refaire une santé.

L'AFRIQUE ENVAHIE PAR LES PESTICIDES

Plus de 20 000 tonnes de pesticides périmés sont actuellement entreposées en Afrique, soit le cinquième du total entreposé dans les pays en développement. Cette estimation de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) est réellement inquiétante. Plus de 70 tonnes ont été recensées dans le seul Bénin. Ces produits très dangereux sont surtout destinés à l'agriculture, mais on en trouve aussi, sous forme d'aérosols, sur les marchés et dans les magasins, à côté des aliments. Les détruire pour en débarrasser le continent coûterait de 80 à 100 millions de dollars.

DES VERS AMATEURS DE PÉTROLE

L'université australienne Murdoch de Perth a mené une étude sur la capacité des vers de terre à décontaminer des sols pollués par du pétrole. Les vers aèrent le sol et l'enrichissent de nutriments. L'ingestion d'hydrocarbures les fait passer du rose pâle au noir mais ils retrouvent leur couleur d'origine après avoir mangé des déchets organiques, leur nourriture habituelle. Une compagnie pétrolière a volontairement répandu ses boues dans un champ qui a ensuite été labouré. Les micro-organismes présents dans le sol ont su décomposer les parties légères des boues. Les vers se sont chargés des parties lourdes.

L'ESPAGNE REBOISE

La municipalité de Madrid a confié en 1993 au Fonds mondial pour la nature (WWF) l'exploitation d'une ferme expérimentale près du village d'Alcalá de Henares. Le WWF s'est associé à l'Organisation nationale pour les aveugles (ONCE), qui vient en aide aux malvoyants et à d'autres personnes handicapées. Vingt personnes handicapées ont été for-



© Isaac Vega/WWF/Adema, Madrid



© Betty Press/Panos Pictures, Londres

Chanteuse colombienne à la formidable voix, Toto la Momposina (Sonia Bazanta) est considérée, dans le monde entier, comme l'une des plus illustres depositaires de la riche tradition musicale de la côte Atlantique de son pays.

Chanteuse mais aussi danseuse, Toto libère, sur scène, des forces telluriques. «Avec son maclström de cuivres et de tambours et les costumes flamboyants de son spectacle, j'ai cru me retrouver chez moi», déclarait, enchantée, une jeune danseuse sud-africaine venue assister à l'un de ses concerts. «J'y retrouve le même enthousiasme, la même énergie que dans la musique zoulou.»

Outre une trompette, un *bombardino* (bombarde), une guitare et une basse, le groupe de Toto utilise des instruments traditionnels tels que le *tiple* (une sorte de petite guitare à douze cordes) et la *gaita* (flûte amérindienne en bambou ou en bois de cactus). Il se sert également de percussions tissant des polyrythmes complexes: divers tambours, dont le *bombo* à notes basses, bongo, claves, maracas, *guache* (tube rempli de graines que l'on secoue) et *marimbula* (caisse munie de lamelles). Pourquoi? «Les tambours vous font réagir de façon instinctive et spontanée, déclare Toto, et la musique que j'interprète est essentiellement percussive.»

Une musique commencée il y a cinq cents ans

Issue d'une lignée de musiciens (son père est joueur de tambour, sa mère chanteuse et danseuse) dont elle représente la quatrième génération, Toto naît à Talaigua, village de

l'île de Mompos (d'où l'appellation de Momposina), située sur le fleuve Magdalena, dans le nord de la Colombie. Intense foyer musical, cette région tropicale à la luxuriante végétation, d'abord habitée par les Indiens, servit durant l'époque coloniale de refuge aux esclaves fugitifs, les Marrons, qui y constituèrent des communautés fortifiées appelées *palenques*.

Le plus célèbre de ces *palenques*, situé près de Cartagena et fondé en 1608 sous la direction du roi Benkos, d'origine africaine, subsiste encore, et l'on y conserve d'anciennes coutumes angola. Les Marrons s'allièrent fréquemment avec les Indiens; leurs enfants étaient épris de leur liberté et de leur singularité. Sur le plan musical, la côte Atlantique de Colombie, rattachée à l'univers caraïbe, a engendré au fil des ans une multitude de genres intenses, issus du croisement des cultures africaines, amérindiennes et espagnoles.

Toto s'initie, enfant, au *chandé*, au *mapalé*, au *fandango*, au *currulao*, au *porro*, à la *puya*, au *merengue* et à la *cumbia*, genres profanes et sacrés, ainsi qu'à l'art des *cantadoras* — chanteuses qui improvisent des *coplas* (couplets versifiés d'origine espagnole). Elle assiste aux fêtes, aux veillées funéraires et aux cérémonies des villages voisins, écoute les chansons cadencées des vendeurs ambulants, et bénéficie de l'enseignement des nombreux musiciens, dont la

superbe *cantadora* Ramona Ruiz, qui se succèdent dans la maison familiale.

Elle décide alors de vouer le reste de son existence à perpétuer les traditions musicales de sa région. «On pourrait décrire notre musique comme un projet commencé il y a cinq cents ans, explique-t-elle, un procédé qui a évolué et s'est développé mais qui poursuit les traditions des villages dont il est issu. Nous voulons lui insuffler notre propre énergie, lui donner corps à part entière et contribuer à renforcer notre identité musicale nationale. Nous voulons aider la musique de notre pays à exprimer la culture de tout son peuple.» Le flambeau de la tradition est aujourd'hui repris par son fils, ses filles, intégrés à sa troupe, et même par sa petite-fille, Maria del Mar, qui évolue avec bonheur sur scène durant certains de ses concerts.

Humaniste et mystique

Toto débute professionnellement en 1968. Avec son propre groupe, elle effectue de nombreuses tournées en Europe et en Amérique latine. Après un séjour parisien, où elle suit des cours d'histoire de la danse à la Sorbonne, chante parfois dans les gares et les rues et enregistre deux disques: *Toto La Momposina* (Aavidisc) et *Colombia, Musique de la côte Atlantique* (Aspic), elle regagne la Colombie. «Je devenais la proie des ethnomusicologues et j'avais besoin de me ressourcer.» Elle étudie ensuite le *bolero* à Cuba et, intégrant à son répertoire le *son*, le *guaracha*, la *rumba* et autres rythmes cubains, populaires en Colombie, elle sillonne le monde entier.

Récusant le terme de folklore, réducteur et désignant, selon elle, des formes d'expression figées, elle lui préfère celui de musique traditionnelle ou celui — poétique calembour sur le vocable «folklore» — de *couflor* («avec une fleur», en espagnol). Enracinée dans la glèbe et accordée à l'ordre cosmique, la musique de son pays possède une inépuisable vitalité. «Chez moi, les paysans ont toujours composé de la musique en fonction de la nature, et quand la musique vient de la terre, son langage n'a pas de frontières. Si j'écoute les percussionnistes du Sénégal ou du Congo, je perçois leur affinité avec ceux de Cuba, du Brésil ou de Colombie.

«Perpétuer mon patrimoine culturel est une véritable mission pour moi, sur le plan international, ajoute-t-elle. Mais le chemin n'est pas facile: il ne peut y avoir de star dans ce domaine. J'ai une conception spirituelle de mon art.»

DISCOGRAPHIE

La Candela Viva (Real World, 1992)
Carmelina (Indigo, 1997)

Toto la Momposina et son groupe.



L'exil et le roman



© Sophie Bassolet/Sigma, Paris

■ Quelle a été votre enfance?

Luis Sepúlveda: J'ai eu la chance de vivre une enfance normale dans une famille d'une grande curiosité qui m'a donné l'envie et la possibilité de voyager. Dès l'âge de quatorze ans, sac au dos, j'ai passé mes vacances à explorer le Chili — 5 000 km du nord au sud — et les pays limitrophes, Pérou, Bolivie, Argentine, Uruguay.

■ Et vos études?

L. S.: Après des études secondaires dans un lycée de Santiago, la capitale, j'ai étudié la mise en scène théâtrale à l'Université nationale.

En 1969, j'ai obtenu une bourse de cinq ans pour approfondir l'art dramatique à l'université de Moscou. Mais au bout de cinq mois on me l'a supprimée pour «mauvaise conduite». J'avais des amis parmi les dissidents, qui inventaient à mes yeux ce qu'il y avait de mieux dans l'art soviétique. J'ai dû rentrer au Chili.

■ Comment la littérature est-elle entrée dans votre vie?

L. S.: Par la lecture, en particulier celle des grands écrivains d'aventure: Jules Verne, Jack London, Robert Louis Stevenson. On lisait beaucoup à la maison. Mon grand-père, un Espagnol anarchiste, aimait la chose écrite et possédait une petite bibliothèque. Je crois que c'est en lisant Francisco Coloane, un écrivain chilien, que j'ai eu envie d'écrire.

■ Votre premier livre?

L. S.: Il a paru en 1966. C'était un recueil de très mauvais poèmes de jeunesse que je ne ferai jamais rééditer. J'ai continué d'écrire parce que j'y avais pris goût, mais sans croire que j'étais un écrivain. Un jour, un ami a réuni une dizaine de mes contes dans un livre, *Cronicas de Pedro Nadie*, et l'a envoyé à Cuba où il a gagné en 1969 le prix Casa de las Americas. Il a été publié ensuite en Colombie et en Argentine. J'ai commencé à être connu sur

Grand voyageur, auteur de romans d'aventures au succès international, le Chilien Luis Sepúlveda est aussi un libertaire, qui a connu la prison puis l'exil, et un combattant écologiste. Il retrace dans cet entretien son parcours, où engagement politique et passion d'écrire vont de pair. Propos recueillis par Bernard Magnier

tout le continent latino-américain. J'étais devenu écrivain par la force des choses! J'écrivais également pour le théâtre et la radio. Avec ses contraintes de temps, celle-ci me paraît être une excellente école pour un écrivain.

■ Pendant ce temps vous exercez également des fonctions politiques.

L. S.: J'écrivais tout en menant une activité politique, d'abord comme dirigeant du mouvement étudiant, puis dans le gouvernement de Salvador Allende, notamment au département des affaires culturelles. J'y ai dirigé une collection de livres à bas prix et à grande diffusion où furent publiées des œuvres majeures de la littérature universelle.

■ Puis, il y eut le coup d'Etat militaire de 1973...

L. S.: J'ai été emprisonné deux ans et demi. Libéré sous condition grâce à l'intervention du groupe allemand d'Amnesty International, j'ai été ensuite assigné à résidence. Après avoir réussi à m'échapper, j'ai vécu dans la clandestinité près d'un an. L'aide d'un ami, directeur de l'Alliance française à Valparaiso, m'a permis de trouver du travail. Nous avons alors créé un groupe de théâtre qui a été le premier lieu culturel de résistance. Mais arrêté à nouveau, j'ai été condamné à perpétuité pour trahison et subversion, peine qui fut finalement ramenée, grâce à mon défenseur, à vingt-huit années de prison.

■ Vous voilà emprisonné pour de bon...

L. S.: En fait, non. Une nouvelle intervention de la section allemande d'Amnesty International a permis de commuer cette peine de prison en huit

► années d'exil. Ainsi, c'était en 1977, j'ai quitté la prison pour l'aéroport, où je devais m'envoler vers la Suède pour y enseigner la littérature espagnole. Dès la première escale, à Buenos-Aires, j'ai réussi à m'enfuir.

■ **Commence alors une longue errance d'exilé...**

L. S.: Oui. Je suis allé d'abord en Uruguay, mais là, tout comme en Argentine, alors une dictature, beaucoup de mes amis étaient morts ou emprisonnés. Je suis donc passé au Brésil, à São Paulo, que j'ai dû quitter pour le Paraguay, où il m'était impossible de rester à cause du régime. De là je suis reparti pour la Bolivie et le Pérou... C'est finalement en Equateur, où un grand ami, le romancier et poète Jorge Enrique Adoum, m'avait invité à une rencontre d'écrivains latino-américains, que je me suis fixé. A Quito, après avoir dirigé le théâtre de l'Alliance française et fondé une compagnie, j'ai participé à une expédition de l'UNESCO pour mesurer les impacts de la colonisation sur les Indiens Shuars.

■ **Cette expédition a-t-elle été pour vous importante?**

L. S.: Oui, énormément. J'ai partagé pendant sept mois la vie des Shuars. Ce fut une expérience décisive qui a changé ma vision du monde. Soudain j'ai compris ce que signifie vraiment le fait d'être un Latino-Américain, d'appartenir à un continent multiculturel et multilingue (plus de quatre vingt-dix langues, outre l'espagnol et le portugais) qui possède d'autres conceptions du temps et de l'histoire, d'autres rites. Le marxisme-léninisme auquel j'avais été formé m'est apparu comme une recette inapplicable à un continent dont la majorité de la population, même sans être rurale, entretient avec la nature un lien étroit de dépendance et de protection. J'ai travaillé en liaison avec des organisations indigènes et j'ai établi le premier plan d'alphabetisation pour la fédération des paysans d'Imbabura, dans les Andes.

■ **Mais de nouveau, vous êtes reparti vers un autre pays...**

L. S.: Oui. Mais tout ce temps-là, j'avais continué d'écrire des nouvelles et j'avais des projets de textes un peu plus longs. En 1979, j'ai rejoint la brigade internationale Simón Bolívar qui a combattu au Nicaragua. Aussitôt après le triomphe de la révolution, j'ai travaillé comme rédacteur international dans un journal. Mais l'année suivante j'ai quitté le Nicaragua pour rejoindre l'Europe.

■ **Vous avez alors décidé de vous installer en Allemagne...**

L. S.: J'ai choisi Hambourg pour base car j'avais appris l'allemand en prison par admiration pour la littérature allemande, surtout les romantiques,

Novalis, Hölderlin, sans lesquels on ne peut comprendre la littérature moderne et moins encore la littérature latino-américaine.

De plus, j'ai un rapport affectif très fort avec Hambourg: les liens entre ce port allemand et Valparaíso remontent aux temps mythiques de la marine à voile. Et Hambourg abrite aujourd'hui la plus grande concentration européenne de médias. J'ai donc eu l'occasion de travailler dans la presse et d'écrire pour la télévision. J'ai eu une intense activité journalistique, ce qui m'a permis de beaucoup voyager et d'être très présent en Amérique latine et en Afrique.

C'est dans cette ville, en 1982, que je suis entré en contact avec l'organisation Greenpeace. J'ai participé à leur lutte écologique. Pendant cinq ans, jusqu'en 1987, j'ai fait partie de l'équipage d'un de leurs navires. J'ai continué ensuite d'agir comme coordinateur entre différentes filiales de Greenpeace.

■ **Et la littérature pendant ce temps?**

L. S.: Je ne l'ai jamais quittée. En 1989 mon premier roman, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, a paru, suivi d'un second, *Le monde du bout du monde*. Ils ont été traduits dans de nombreuses langues. Je n'ai pas cessé non plus d'écrire pour le théâtre.

■ **Le fait de vivre désormais en Europe a-t-il modifié votre regard sur l'Amérique latine? Vous en sentez-vous aujourd'hui plus éloigné ou plus proche?**

L. S.: Je me sens beaucoup plus latino-américain que si je vivais en Amérique latine. Mais je ne crois pas qu'il faille venir en Europe pour écrire... de la littérature latino-américaine. Je peux écrire dans n'importe quel lieu du monde. La distance, je le reconnais, a l'avantage d'offrir une vue panoramique du continent et de sa réalité. Le défi consiste alors à se maintenir suffisamment informé pour comprendre les changements et les raisons de ces changements. Ce que je fais en me rendant chaque année là-bas où je dispose aussi de ces excellents moyens d'information que sont les amis vivant sur place. Cela dit, mon passage en Europe est un accident assez agréable qui se prolonge et m'a indéniablement marqué. Je suis imprégné de culture européenne.

■ **Parvenez-vous à une forme de synthèse?**

L. S.: La littérature est une. Chacun prend des chemins différents, mais ils mènent au même lieu. La fraternité littéraire est grande. Par exemple, Jean-Marie Gustave Le Clézio est un écrivain européen, mais il passe une bonne partie de sa vie au Mexique et sa manière de voir fait que nous le considérons davantage comme un écrivain latino-américain!

L'Amérique latine est un continent de contradictions et de grandes différences, mais il est

BIBLIOGRAPHIE

Le vieux qui lisait des romans d'amour (Un Viejo que leía novelas de amor), Editions Métailié, Paris, 1992

Le monde du bout du monde (El Mundo del fin del mundo), Editions Métailié, Paris, 1993

Un nom de torero (Nombre de torero), Editions Métailié, Paris, 1994

Le neveu d'Amérique (Patagonia Express), Editions Métailié, Paris, 1996

Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre (Desencuentros), Editions Métailié, Paris, 1997

aussi en partie un prolongement de l'Europe, un continent d'émigrants. Borges dit que nous, Latino-Américains du cône sud, sommes des Européens nés en exil. Nous vivons sur des modèles européens. Nous sommes des républiques; nous avons lutté pour notre indépendance et notre souveraineté politique, calquée sur celle de la révolution française. Et les grands poètes fondateurs de notre modernité littéraire, comme Ruben Darío ou Vicente Huidobro, ont indubitablement une maturité européenne.

■ **Quelles raisons vous poussent à écrire?**

L. S.: J'écris simplement parce que j'aime écrire. Je ne veux pas faire autre chose. J'ai abandonné le journalisme pour me consacrer uniquement à la littérature. La réponse paraîtra celle d'un privilégié ou d'un anarchiste, mais je fais ce que j'aime faire et je vis de ce que j'aime faire.

Je ne prends pas la littérature comme un don offert par un quelconque dieu, un privilège réservé à une caste. C'est un travail. Rien de plus! Les auteurs qui disent beaucoup souffrir quand ils écrivent me font rire. S'ils souffrent tant, pourquoi écrivent-ils? Le masochisme n'est pas un devoir.

■ **Travaillez-vous beaucoup vos textes?**

L. S.: Oui, beaucoup. J'ai une grande discipline de travail. Je ne les considère comme achevés qu'après les avoir repris, du début à la fin, au moins une dizaine de fois.

■ **Vous publiez des livres courts. Est-ce une volonté? Un rythme qui s'est imposé à vous?**

L. S.: Longueur et style dépendent de l'histoire que l'on veut raconter. Dans certains de mes romans j'ai supprimé une cinquantaine de pages que je jugeais encombrantes car rompant le rythme que je voulais lui imprimer.

■ **Le souci écologique ne l'emporte-t-il pas sur l'engagement politique qui caractérise tant d'écrivains latino-américains de la génération précédente?**

L. S.: Ils vont de pair. La littérature ne peut pas changer la réalité, mais elle peut en refléter un aspect très important, la *réfléchir*. Retrouver une dignité écologique est une lutte éminemment politique. Certains écrivains, comme Paco Taibo ou Rolo Diez, ne sont pas moins politiques que leurs prédécesseurs. Mais ils abordent le politique sous l'angle de la mémoire historique, en évoquant ce qui est arrivé et ce qui ne doit ni s'oublier ni se reproduire. Ils le font d'une manière critique, non pas dénuée de passion, mais éloignée de tout militantisme sommaire.

■ **C'est la revanche de la géographie sur l'histoire?**



© Sophie Bassouls/Sygnia, Paris

**Je cherche
seulement à
apporter au lecteur
des éléments de
réflexion qui
l'aideront à aiguiser
son intelligence de
l'autre...**

L. S.: C'est une forme de revanche d'autant plus nécessaire actuellement que le nouvel ordre politique mondial, s'il a fait disparaître la confrontation Est-Ouest, ne cesse, chaque jour davantage, d'aggraver la confrontation Nord-Sud.

L'Amérique latine fait partie du Sud. Nous sommes seuls, mais il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie. Construire un projet politique prendra le temps qu'il faudra. Notre conception du temps doit être nécessairement différente de celle du Nord. Mais nous avons le temps.

■ **Ecrivez-vous pour oublier la barbarie des hommes ou pour la dénoncer?**

L. S.: Mon unique préoccupation d'écrivain est que mes lecteurs arrivent à la même conclusion que celle à laquelle aboutissent mes personnages, qu'ils soient attentifs à ce qui leur arrive et qu'ils réfléchissent. Je ne veux surtout rien imposer au lecteur dont je respecte la liberté. Je cherche seulement à apporter quelques éléments de réflexion qui l'aideront à découvrir les règles de la relation avec l'autre, du respect de l'autre, avec sa culture et ses traditions, à aiguiser son intelligence d'autrui.

C'est d'ailleurs une tradition du roman d'aventures.

■ **Pourquoi cette fascination du voyage et des lieux extrêmes de la nature, mers australes ou forêt amazonienne?**

L. S.: Je ne suis pas un homme de la ville. J'aime m'y retrouver pour un temps limité, mais j'ai besoin de cette confrontation avec les forces élémentaires de la nature. Pour me prouver que je suis capable d'y survivre par mes propres moyens, avec mes propres forces. Pour prouver également que l'individu peut vivre sans dépendre de l'Etat.

■ **...et des autres hommes?**

L. S.: Non, pas des autres hommes. Nous avons toujours besoin des autres. L'homme est un animal social, mais il ne doit pas établir de relations fondées sur la dépendance ou la domination.

■ **Vous bénéficiez d'une notoriété internationale. Comment la vivez-vous?**

L. S.: Le succès m'a agréablement surpris, mais je n'ai pas changé de personnalité. Je suis très heureux d'être libre de mes mouvements et de mon temps. Mais c'est surtout une grande responsabilité. J'ai une position éthique par rapport à la vie et une position esthétique par rapport à la littérature. Je voudrais que l'on comprenne cette distinction. Par exemple, que l'on puisse dire: «J'aime les livres de Sepúlveda, mais je ne suis pas d'accord avec ses prises de position.» Ou bien: «J'aime ce qu'il écrit et pour cette raison je veux connaître son point de vue.» La littérature est un moyen. ■

■ Un extraordinaire dictionnaire d'anglais

Votre numéro de juin 1997, «Comment voyagent les idées», m'a beaucoup plu. J'ai été frappé par la variété et l'intérêt des articles, des succès de librairie au 18^e siècle à l'entretien avec Viviane Forrester, en passant par la bibliothèque mondiale virtuelle.

Par ailleurs, je voulais vous signaler un ouvrage extraordinaire: le «Oxford Dictionary of Caribbean English» (Dictionnaire Oxford de l'anglais des Antilles) dû à Richard Allsopp. Pourriez-vous en rendre compte ou même publier un entretien avec son auteur? L'anglais des Antilles a subi l'influence de langues diverses: africaines, indiennes, chinoise, portugaise. Un bel exemple de métissage culturel!

WILLIAM HERBERT
Vancouver (Canada)

■ Radio: une précision

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre numéro de février 1997 («La radio, un média d'avenir»). Dans la chronologie des événements importants, établie par Bernard Blin, j'ai été déçu que ne soit pas mentionnée la première transmission radiophonique régulière du monde, qui a eu lieu le 27 août 1920 depuis le théâtre de Colisée de Buenos Aires. Ses émissions ont continué jusqu'à nos jours, sous l'appellation LR2.

Peut-être l'auteur ne connaissait-il pas l'épisode de Buenos Aires, mais l'Unesco ne peut ignorer la naissance de cette radio régulière. Dans de nombreux pays le 27 août est célébré comme la «Journée mondiale de la radio» en souvenir de cette première transmission réalisée à Buenos Aires.

ENRIQUE BRAVO
Buenos Aires (Argentine)

Merci de cette précision chronologique.

■ La radio de l'Unesco

Passionné de radio et fidèle lecteur de votre revue, j'ai beaucoup apprécié votre numéro de février 1997, «La radio, un média d'avenir».

Mais, parlant de la radio de l'Unesco, vous n'avez pas précisé les longueurs d'ondes et les horaires des émissions.

P. JAMET
Argenteuil (France)

Les programmes radiophoniques de l'Unesco sont utilisés principalement par les radios nationales, aussi nous ne connaissons pas à l'avance la date et l'heure de leur diffusion.

Il existe toutefois une diffusion sur ondes courtes de programmes en anglais:

☛ par Nexus-International Broadcasting Association (IRRS) le dernier dimanche du mois à 9 h 30 CET (avec rediffusion à des heures variées) sur 7.125 khz;

LE COURRIER DE L'UNESCO

participera, du 28 janvier au 1^{er} février 1998 au Salon EXPOLANGUES à la grande Halle de la Villette à Paris.

Vingt-neuf éditions linguistiques témoignent de la vocation universelle du *Courrier* dans le respect de la diversité des cultures. C'est cette même préoccupation qu'affiche le Salon EXPOLANGUES en présentant un panorama complet des techniques d'apprentissage des langues, mais aussi une approche vivante des cultures qui les animent. Invité d'honneur 1998: le Japon. Enfin, EXPOLANGUES offre cette année tous les éléments d'informations nécessaires à ceux qui seront amenés à travailler à l'étranger ou avec des étrangers.

Pour plus de renseignements, s'adresser à
Reed-OIP, 11, rue du Colonel Pierre Avia,
Boîte postale 571, 75726 Paris Cedex 15 France
Téléphone: (33) 01 41 90 47 60
Télécopieur: (33) 01 41 90 47 69

☛ par Radio for Peace International toutes les semaines le jeudi à 22 h 00 et le dimanche à 21 h 30 UTC, avec rediffusion huit heures plus tard, sur 6.205 (USB) 0000-1300, 7.385 (AM) 2200-1700, 15.050 (AM) 1300-0000 UTC.

■ Désigner les responsables

L'entretien avec Viviane Forrester, publié dans votre numéro de juin 1997 («Comment voyagent les idées»), m'a paru d'autant plus intéressant qu'il désigne avec netteté les responsables de la situation économique actuelle. La plupart du temps, vos auteurs écrivent fort bien sur la misère, la pauvreté, la guerre et la paix, mais sans jamais expliquer les raisons des problèmes, comme le fait Viviane Forrester.

D'où ma question: qui prendra l'initiative de rassembler groupements, personnalités et organismes divers pour dénoncer la situation présente et pour définir, par-delà les clivages politiques actuels, un projet de société qui désigne l'«ennemi» commun et formule des solutions adéquates? Il faut dépasser les vœux pieux et les paroles de compassion. *Le Courrier* va-t-il aller dans ce sens? Vous avez fait un premier pas. Merci.

ANDRÉ PILET
Amfreville-s/les-Monts (France)

■ Préférer le pourquoi au comment

Dans sa chronique de mai 1997 («La science et nous, 3»), le Directeur général de l'Unesco parle de la responsabilité des hommes de science, en abordant de front l'éthique et la génétique.

Mais plutôt que de s'interroger sur l'usage que nous faisons de la science, sur le comment, je crois qu'il devient de plus en plus urgent de poser la question du pourquoi. Un exemple: pourquoi avoir choisi de faire de l'énergie avec l'atome, quand on peut en obtenir avec l'eau, le vent ou le soleil? On se serait posé cette question il y a cinquante ou soixante ans, on aurait pu éviter d'autres utilisations de l'énergie atomique. De même, en matière de bioéthique, la bonne question à poser n'est pas: «Comment peut-on engendrer l'enfant parfait?», mais: «Pourquoi engendrer l'enfant parfait?».

Aborder un problème par le «pourquoi» et non plus par le «comment» permet d'ouvrir un champ de réflexion et de solution beaucoup plus vaste pour affronter les problèmes contemporains.

PHILIPPE RECLUS
Saint-Barthélemy-le-Pin (France)

■ Une école associée dynamique

Nous aimerions vous donner un aperçu de certaines activités que nous avons menées en 1996-1997.

A la rentrée scolaire de 1996, après avoir traduit les textes magnifiques des affiches de l'Unesco sur la tolérance, la paix et l'amélioration des relations humaines, nous les avons photocopiés, coloriés et distribués dans les autres écoles de l'île.

En décembre de la même année, nous avons organisé une soirée pour le 50^e anniversaire de l'Unesco, à la fin de laquelle nous avons exposé et vendu des produits du Fonds des Nations Unies pour l'enfance (Unicef).

En mai 1997, pour apprendre à découvrir d'autres pays et d'autres cultures, nous avons organisé une autre soirée consacrée aux Kalas, un peuple montagnard du Pakistan, avec documentaire et vente de cartes postales à leur bénéfice pour les aider à terminer la nouvelle école qu'ils construisent.

Enfin, malgré les complications dues aux circonstances politiques, nous continuons d'entretenir d'étroits liens d'amitié avec l'école turque de Guluk.

ÉCOLES ASSOCIÉES DE L'UNESCO
Les professeurs et les élèves de l'école primaire d'Aghia Marina, à Léros (Grèce)

NOS AUTEURS

PAUL EKINS, économiste britannique, enseigne à Keele University. Spécialiste des liens d'interdépendance entre environnement et développement, il est l'auteur de nombreuses publications sur le sujet. Il est notamment le co-responsable de *Global Warming and Energy Demand* (1995, Le réchauffement planétaire et la consommation d'énergie).

JAMES GRIFFIN, des Etats-Unis, est professeur de philosophie morale à l'université d'Oxford. Il a récemment publié *Wittgenstein's Logical Atomism* (1997, L'atomisme logique chez Wittgenstein).

ADAM ROBERTS, du Royaume-Uni, a participé activement à la préparation du premier Forum mondial de recyclage par les jeunes pour le développement et poursuit actuellement son travail de recherche en ce domaine.

SHIOUN MICHIKO NAKASATO, artiste calligraphe japonaise, a fait de nombreuses expositions de ses œuvres, notamment en France et au Japon, où elles ont été primées.

HISANORI ISOMURA, journaliste japonais, ancien directeur de la radio nippone NHK, est président de la Maison de la Culture du Japon à Paris et conseiller spécial auprès du Directeur général de l'Unesco. Il a notamment publié *Le monde à cette époque-là*, une histoire diplomatique de l'après-guerre.

MARIE ROUË, ethnologue française, spécialiste des sociétés arctiques et subarctiques, est directeur de recherche au Centre national français de la recherche scientifique (CNRS).

BABACAR SALL, socio-économiste sénégalais, conseiller scientifique en matière de développement, est chargé de cours à l'université Paris-V. Auteur de nombreux articles scientifiques et de publications littéraires, il dirige notamment la revue de sciences sociales *Sociétés africaines et diaspora* (L'Harmattan, Paris).

BENOÎT LAMBERT, du Canada, est assistant à la faculté de droit et sciences politiques de l'université de Genève, où il prépare une thèse sur «le mouvement cyclo-écologiste et d'opposition aux abus de l'automobile». Il est l'auteur de plusieurs articles sur l'usage de la bicyclette comme mode de transport.

MIKI NOZAWA travaille à la Division de la jeunesse et des activités sportives de l'Unesco.

PLOUTARCHOS THEOCHARIDES, architecte grec, est l'auteur de nombreux articles sur l'histoire de l'architecture en général, et du mont Athos en particulier.

CHRISTINE QUENON est journaliste française de la presse écrite et de la télévision.

FRANCE BEQUETTE, journaliste franco-américaine, est spécialisée dans l'environnement.

ISABELLE LEYMARIE, musicologue franco-américaine, a notamment publié *La musique sud-américaine, Rythmes et danses d'un continent* (Gallimard, Paris, 1997).

BERNARD MAGNIER, journaliste littéraire français, est spécialisé dans la littérature africaine.

Rejoignez l'UNESCO sur Internet en vous connectant au serveur

<http://www.unesco.org>

Vous y trouverez le sommaire des derniers numéros du *Courrier de l'UNESCO*, des informations sur l'ensemble des programmes et activités de l'UNESCO, les communiqués de presse, les événements, les publications, le répertoire des bases de données et des services d'information de l'UNESCO et les coordonnées des principaux partenaires de l'UNESCO.

expolangues

SALON DES LANGUES ET DES ÉCHANGES INTERNATIONAUX

Venez découvrir le nouveau secteur consacré aux formations à l'international avec

- un bureau des stages et emplois en entreprises à l'étranger
- un espace conseil-orientation sur les cursus des formations internationales
- un espace d'évaluation de votre niveau linguistique

Journées grand-public :
du jeudi 29 janvier
au samedi 31 janvier
de 10h à 19h •
le dimanche 1^{er} février
de 10h à 18h

Journée professionnelle :
mercredi 28 janvier
de 9h30 à 21h



Enseignement des langues,
Formations et emplois
à l'international
Méthodes, Multimédia
Traduction,
Échanges Culturels,
Édition, Voyage

Pays à l'honneur
le Japon



Pour toutes informations :
REED-OIP
11, rue du Colonel Pierre Avia
BP 571
75726 Paris Cedex 15
France
Tél. 33 (0)1 41 90 47 60
Fax 33 (0)1 41 90 47 69

Grande Halle de la Villette • Paris-France



NOTRE PROCHAIN NUMÉRO AURA POUR THÈME:



MÉDECINE ET SAGESSE



L'INVITÉ DU MOIS
ABBAS KIAROSTAMI



PATRIMOINE
BANSKÁ ŠTIAVNICA, ANCIENNE CAPITALE MINIÈRE
(SLOVAQUIE)



ENVIRONNEMENT
TROIS RÉSERVES DE BIOSPHÈRE (SÉNÉGAL)